



ico

1916



ÉTABLISSEMENT CATHOLIQUE SOUS CONTRAT
TECHNOLOGIQUE SECONDAIRE ET SUPÉRIEUR

1981

2005
1964

1988 1994 1937 1964
2013 1982 1930 1994 2009 1970

CENT ANS

2016



Directeur de la publication : Bertrand Eygun
Suivi éditorial : Bertrand Eygun, Annie Henry et Gilles Verjat
Maquette et réalisation : Daphné Vurpas
Conception éditoriale et textes :
Patrick Ducher (www.patrick-ducher.com) et
Arnaud Chambert-Protat (www.acplume.net)
d'après documents d'archives, témoignages d'une soixantaine
d'anciens et actuels élèves, professeurs et cadres administratifs,
administrateurs bénévoles et parents d'élèves
(voir remerciements en fin d'ouvrage)

Impression : Imprimerie ROLAND, 69210 Lentilly

Nota : Certaines citations ont été remises en forme
pour des raisons de concision et parfois d'adaptation.

Lycée Technique Professionnel ICOF
8, avenue Debrousse
69005 Lyon



La reproduction même partielle est interdite sans le consentement préalable écrit de l'ICOF.

© ICOF 2017 – ISBN 979-10-699-1329-5

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2017

INTRODUCTION

L'ICOF a fêté son centenaire les 17, 18 et 19 novembre 2016. « 1916-2016 CENT ANS » récapitule un siècle, donne un aperçu des 100 promotions, rend hommage aux générations de professeurs et familles qui ont tant donné pour le développement de l'œuvre éducative de notre école. Cet album vient aussi sceller le souvenir de ces trois belles journées qui donnèrent l'occasion de réfléchir, se réjouir et rendre grâce pour toute la vie, l'énergie, la patience et la persévérance de tous ceux qui ont porté l'institution jusqu'à cet anniversaire ! J'ajouterai qu'il est aussi la porte et le vade-mecum du prochain siècle et de nos héritiers !

Nommé chef d'établissement de cette maison au cours de l'été 2012, très heureux de la nouvelle mission, je n'avais pas complètement mesuré ce qui m'attendait. Je savais bien sûr que j'arrivais dans un lycée technique à forte vocation professionnelle, et que j'aurais à maintenir et développer une infrastructure moderne qui avait déjà fait la réputation de l'école. J'avais constaté sur ce dernier point, dès mes premières visites dans les années 1990, la fascination des élèves de seconde de Chevreul qui projetaient une orientation vers des classes de gestion : ils avaient été très impressionnés par « les salles informatiques géantes » ! Je savais enfin

que l'ICOF, œuvre éducative voulue et soutenue par la chambre de commerce lyonnaise, était placée sous la tutelle des religieuses ursulines de l'union romaine. Même ce nom exotique ne m'était pas étranger !

Ce que je ne savais pas, sans doute avais-je négligé de me poser la question... C'est que l'ICOF, « Institut Sainte Marie des Chartreux » pour les plus anciens, « Institut COMmercial Féminin » depuis 1964, avait été fondé en 1916 ! Ainsi, dans ma pauvre tête d'historien découvrant soudain cette réalité, un décompte automatique et implacable s'est déclenché dès l'automne 2012... Terrible ! J'aurais donc quatre courtes années pour faire

CENT ANS P.13

connaissance avec cette belle école, me familiariser avec les formations techniques, notamment de l'enseignement supérieur, comprendre les particularités de l'enseignement par alternance... Et aussi éviter de négliger cet anniversaire du centenaire ! Car j'avais assez vite compris que beaucoup l'attendait, surtout quand j'entendais évoquer la fête précédente des 80 ans !

Dès 2014, un premier anniversaire, encore discret, nous rappelait que l'ICOF avait rejoint le quartier saint Irénée pour la rentrée 1964. Ce fut l'occasion en le préparant, de renouer des contacts et de rassembler un important ensemble iconographique : photos, documents pédagogiques, souvenirs... Mais cela ne suffirait pas pour un centenaire ! Les questions fusaient : comment ? Avec qui ? Où ? Très heureusement, bien conseillés nous avons commencé par réunir un comité de pilotage de cet événement, et je dois rendre un hommage appuyé à ses membres sans lesquels rien n'aurait pu se faire : professeurs anciens et actuels, anciens élèves, membres du personnel et partenaires de l'école.

Le résultat est là, résumé autant que possible avec ces pages ! Une histoire reconstituée et synthétisée notamment

autour de ses grandes figures, une très belle fête qui a rassemblé des centaines de personnes – plus de 2.000 sur les 3 journées – et permis de se souvenir tout en faisant aussi une place de choix aux lycéens et étudiants d'aujourd'hui, réunis dans cet album « 1916-2016 CENT ANS » que nous sommes heureux de vous présenter.



Bertrand Eygun
Directeur depuis 2012

P. 17

DE SAINTE ANGÈLE À L'ICOF

Au commencement fut sainte Angèle

Les Ursulines

Sainte Marie des Chartreux

Reprendre le flambeau des soldats

Les premières lauréates

Un discours panégyrique

« L'ère » Marie-Clotilde

Le lien méricien

Changement de colline

L'enseignement technique, un choix par défaut ?

La Pastorale

P. 87

LES ÉVÉNEMENTS DU CENTENAIRE

Le colloque

La journée des 100 ans

La journée des Anciens

P. 115

L'ICOF MAINTENANT ET DEMAIN

Les formations

Le CDI, un creuset d'initiatives

Existe-t-il une « marque ICOF » ?

Les Mini-entreprises

SOMMAIRE

P. 141

QUELQUES MEILLEURS
SOUVENIRS

P. 149

L'ICOF, UNE FORMATION
HUMAINE

P. 161

ENSEMBLE, PRÉPARONS
LE PROCHAIN CENTENAIRE !

Gilles Verjat, Président

du Conseil d'Administration de l'ICOF

P. 159

POSTFACE

Emmanuel IMBERTON

Président de la CCI

P. 163

REMERCIEMENTS

AU COMMENCEMENT FUT SAINTE ANGÈLE

Célébrer le centenaire de l'ICOF est l'occasion de rappeler que pour la *Compagnie de sainte Ursule* qui est à l'origine de son histoire, il s'agit aussi d'un demi-millénaire !

En effet, l'ordre de sainte Ursule trouve son origine en 1516.

Cette année-là, Sœur Angela Merici – membre du Tiers-Ordre franciscain à Salò – se rend à Brescia à l'invitation de ses supérieurs. Sa mission est de consoler Caterina Patengola, membre de la même communauté, de la mort de son mari et de ses fils à la guerre, et de lui donner force et espérance pour élever sa fille.

Sœur Angela fait la connaissance d'Antonio Romano qui lui procure un lieu où elle peut habiter seule. Elle reçoit de plus en plus de femmes à la recherche d'une aide spirituelle après avoir vécu un drame.

Par cette œuvre de consolation et d'accompagnement dans de douloureux changements de vie, fréquents en ces temps troublés par les guerres, Angela trouve sa vocation. Un élan de dévouement qui s'élargit à tous ceux qui ont recours à elle, à ses prières et leçons d'espoir, ses médiations et méditations, son action pacificatrice et son talent d'éducatrice. Angela console et « remet debout »

des personnes affectées pour qu'elles soient pleinement elles-mêmes. À leur tour, ces personnes se mettent au service d'autres blessés de la vie. Petit à petit, un groupe se crée pour la suivre et elle rédige une *Règle de Vie* qui clarifie les idéaux et objectifs.

Son action la conduit à fonder la *Compagnie de sainte Ursule* avec 28 fidèles réunies en une cérémonie le 25 novembre 1535. C'est la fête de sainte Catherine d'Alexandrie. Cela a comme une valeur de symbole, car sainte Ursule et sainte Catherine d'Alexandrie furent deux femmes courageuses, libres dans leur discernement, responsables dans l'Église et la société... Ce qu'est Angela, en somme.

L'ordre se présente comme une nouvelle famille de religieuses non cloîtrées et n'ayant pas prononcé de vœu public. Angela Merici y tient, et ne donne pas vraiment de consigne d'apostolat. Ces sœurs sont en fait des laïques consacrées qui se rencontrent souvent pour des temps de partage et des actes de dévotion, mais ne vivent pas en communauté.

Sa *Règle de Vie* est approuvée par les autorités ecclésiastiques de Brescia en 1536 et, peu de temps après le décès de Sœur



Angela Merici naît en Italie du nord sans doute en 1474, et choisit dès ses 18 ans de se consacrer au Seigneur. Devenue Suor Angela, elle se penche très vite sur la question de l'éducation dès le plus jeune âge. (Portrait moderne de sainte Angèle, aimablement fourni par les Ursulines de l'Union romaine).



La plaque posée en mai 1961 sur la maison natale d'Angela



Statue de Pietro Galli (1804-1877) installée en la basilique Saint-Pierre de Rome en 1866 en hommage à Angela Merici.

La Règle de Vie de sainte Angèle

Angela Merici mit environ deux ans pour composer l'introduction, les 11 chapitres et 239 versets de sa Règle, après avoir consulté des religieux et des théologiens, et aussi ses propres "filles". Dans l'introduction, elle les invite à considérer la grandeur de leur vocation, à en rendre grâce, et à prendre les moyens qui leur assureront la persévérance et la fidélité. Ensuite, les Écritures constituent le pivot autour duquel se construit chaque chapitre : qu'il s'agisse des relations avec Dieu ou avec son prochain, tout est centré sur une parole ou un exemple tiré de l'Évangile.

La règle traversera les décennies et les siècles chez les Ursulines, et sans aucun doute inspirera les fondatrices et directrices de l'école, qui sauront l'adapter à la modernité du XX^{ème} siècle pour installer un état d'esprit de respect, devoir, espérance et rigueur.

Angela - le 27 janvier 1540 - le pape Paul III reconnaît la compagnie. Cependant, sous la pression des évêques, gênés par ce mode de vie féminin très inhabituel pour l'époque, c'est sous la forme de communautés cloîtrées que la nouvelle compagnie s'installe à Milan, puis aussi en Avignon.

Angela Merici est canonisée le 27 mai 1807 par le pape Pie VII.

Reconstitution historique à partir des discours de Sœur Brigitte Brunet et Marianne Thivend à l'occasion des événements du centenaire (que le lecteur trouvera in extenso plus loin dans l'ouvrage), et de l'ouvrage de Bernadette Flanagan : Embracing Solitude : Women and New Monasticism (© Cascade Books 2013)

CENT ANS P.19



Le blason des Ursulines

En 1931, Mère Marie de St-Jean Martin¹ présente le blason des Ursulines.

Deux ans plus tard, Sa sainteté Pie XI en donne l'explication à des élèves Ursulines en visite à Rome.

Le champ d'étoiles signifie les hauteurs du ciel vers lesquelles il faut tendre toujours. Les étoiles évoquent l'éducation humaine que vous avez la chance de recevoir. Leur constellation est la petite Ourse, dont le nom rappelle Ursula, patronne des Ursulines, modèle de lutte et d'effort. *« Faites effort, toujours ! Il ne faut pas cesser de faire effort, toujours chercher à monter plus haut. »*

La petite Ourse présente l'étoile polaire, point fixe pour garder le vrai chemin dont la lumière marque la trajectoire de votre vie et vous aide à avancer...

La Croix est signe de l'amour de Dieu et du salut pour le monde.

Serviam signifie *« Je servirai »* : *« dans la ligne de votre éducation, vous servirez vos prochains. »*

La couleur verte symbolise bien sûr l'espérance.

Il est intéressant de relier les termes et périphrases à la préparation à la vie active. En effet, on pourrait résumer l'ensemble ainsi : *« toujours donner le meilleur de soi-même pour atteindre mieux, et suivre son chemin tout en aimant son prochain, en le servant et lui communiquant l'espérance. »*

¹ Prieure générale de l'Union Romaine de 1926 à 1959. Elle publie en 1947 L'Éducation des Ursulines, qui fait autorité sur les principes d'éducation de l'Ordre, tels qu'ils sont fondés sur l'héritage de sainte Angèle.



La Villa Santa Croce, le pensionnat de San Remo.

LES URSULINES

L'ordre se développe en Europe et ailleurs. À St-Symphorien d'Ozon notamment. Leur apostolat est de perpétuer le vœu de leur fondatrice : par l'accueil, l'accompagnement spirituel, l'aide aux désespérés, des dispensaires... et surtout l'éducation des jeunes filles en créant des établissements scolaires.

À Lyon au milieu du XIX^{ème} siècle, les Ursulines, fidèle au charisme de leur fondatrice, sont portées par le même courant de pensée favorable aux progrès de l'éducation féminine. Celui-ci est magnifiquement illustré à Lyon par l'œuvre d'Élise Luquin, fondatrice des premiers cours commerciaux français, à Lyon en 1857 dispensés grâce à la SIPR (Société d'Instruction Primaire du Rhône) et avec le soutien de ville de Lyon et de la CCIL – la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon.

Cependant, dès 1840, les Ursulines avaient déjà installé un pensionnat à St- Cyr-au-Mont-d'Or pour contribuer à une éducation féminine ouverte et de qualité.

On peut s'étonner qu'à cette époque on forme déjà des filles à des emplois de bureau. C'est parce qu'en fait elles y travaillent déjà ! Pour aider un parent entrepreneur, elles doivent être formées à des tâches que leur père ou leur mari leur confie : vendre dans un commerce, tenir les livres (la

comptabilité), ou subvenir aux besoins du ménage grâce à d'autres métiers. Surtout, beaucoup évitent la rude vie de l'usine grâce à ces écoles.

En 1905, la loi de séparation de l'Église et l'État entraîne la fermeture de tous les établissements tenus par des religieux. Le pensionnat des Ursulines est confisqué et les sœurs doivent s'exiler en Italie. La fidélité d'élèves et de généreux parents et donateurs leur permettent d'ouvrir un pensionnat à San Remo.

Hormis la création de la Martinière des filles, à Lyon entre 1872 et 1879, l'État ne crée pas de nouvelles formations professionnelles féminines. En 1914, la priorité est toujours donnée aux garçons. L'enseignement catholique les privilégie aussi, avec notamment l'école Jean-Baptiste de La Salle³ et le cours Boisard⁴, à l'époque déjà cinquantenaires (et ils existent toujours).

² Cette très vaste propriété reste une école – laïque, le Rosay-St-Cyr – puis devient une pension de famille, un établissement de convalescence et, au début des années quarante, le siège de l'École Nationale de Police.

³ Créée en 1880 par l'association des anciens élèves des Frères des Écoles chrétiennes, l'école de La Salle encadrait dans ses ateliers techniques des enfants prioritairement de familles modestes.

⁴ Fondé en 1882, le cours de l'abbé Boisard était à l'origine un atelier de cordonnerie, qui s'est rapidement développé sur d'autres formations techniques, de l'ébénisterie à l'ajustage.



Mademoiselle Guillet, Mère Marie de saint Gabriel, fut à l'origine et première directrice de Sainte Marie des Chartreux, de 1916 à 1946.

REPRENDRE LE FLAMBEAU DES SOLDATS

Et survient la Guerre ! On sait qu'elle promet d'être très courte, on sait ce qu'il en advint...

Les hommes partent au front les uns après les autres : il faut remplacer les morts et les blessés...

Leurs occupations civiles doivent être assumées. Et par qui ? Jeunes filles et femmes de tous âges arrivent en masse sur ce qu'on appelle *le second front* : à l'usine comme les *munitionnettes* des usines d'armement et bien d'autres ouvrières dans toutes sortes d'industries...

Un certain Jean Bornet signera d'ailleurs un court texte dans lequel il estime que *« sur trois places qui étaient occupées par les hommes, les femmes en occuperont deux en certaines professions »*. Et il ajoute : *« à entendre les doléances des patrons, on comprend que [pour l'instant] leur préparation professionnelle fait défaut »*. En clair, la création d'écoles pour les filles, dont on a désespérément besoin, est une entreprise qui s'impose.

L'idée a déjà germé dans la tête du Père François Giraud, jésuite lyonnais en passe de fonder le Cours Chevreul.⁵ Et aussi chez les Ursulines lyonnaises qui se

sont installées place Morel, d'ailleurs par son entremise. En novembre 1915, elles reçoivent la visite d'une dame de bonnes œuvres, madame Vavin, et lui font part de leur ambition de créer une école de jeunes filles. *« Je vais en parler à mon frère »*, répond-elle. Son frère est Ennemond Morel, grand industriel textile et multi-entrepreneur, vice-président de la Chambre de commerce. Il se déplace à son tour – en même temps très ému de revoir cette maison où il est né 70 ans plus tôt – écoute mademoiselle Guillet qui a initié le projet, et en parle à son tour à l'ancien président de la Chambre, Auguste Isaac, industriel, futur député et ministre.

Mademoiselle Guillet n'attend pas pour autant de décision de leur part. Elle se forme avec deux autres Ursulines à l'enseignement, recrute deux professeurs laïcs, et prépare la création de l'école sous le simple titre d'École primaire.

Ayant appris la nouvelle, Ennemond Morel la fait venir et la reçoit avec Auguste Isaac, qui lui demande simplement : *« que ferons-nous pour aider ces dames ? »*. Après avoir à son tour écouté la directrice, il lance immédiatement la

souscription en donnant l'exemple avec un don de 1.000 Frs, aussitôt imité par Morel... et dès les jours suivants, par d'autres patrons et autres personnages importants, dont Pierre Pagnon.⁶ En peu de temps, la somme de 32.000 Frs est réunie. C'est un capital inespéré pour la création de l'École commerciale Sainte Marie des Chartreux, qui permet de l'équiper de mobilier et machines à écrire.

⁵ Du nom du chimiste français Michel-Eugène Chevreul (1786-1889), renommé à Lyon pour ses études sur la couleur de la soie. L'établissement a essaimé depuis dans le monde entier.

⁶ Pierre Pagnon, président des anciens élèves de l'École Supérieure de Commerce de Lyon. Il sera tout de suite à sainte Marie « Délégué du Conseil de Perfectionnement technique », veillant sur l'initiation à l'enseignement commercial, les besoins en matériel, et surtout les liens avec le monde des affaires pour trouver des partenaires financiers... et des entreprises qui recruteront les élèves ! de familles modestes.

SAINTE MARIE DES CHARTREUX

En 1916, répondre à l'appel d'une chambre de commerce était une éventualité bien éloignée des pensionnats et externats catholiques. D'une part les secteurs public et même privé ou paritaire ne se mêlaient plus des institutions religieuses depuis la séparation de l'Église et l'État en 1905... et pour ces institutions, restait-il une rancune amère de cette scission ?

Laissant de côté cette vieille réticence et leur indépendance revendiquée et jalousement défendue, les Ursulines répondent aux préoccupations causées par ces temps troublés. Elles acceptent donc sans réserve cette aide afin de parvenir à mettre leur expérience d'éducatrices au service des jeunes filles, d'où qu'elles viennent et quelle que soit leur sympathie religieuse. Outre la nécessité de combler les emplois laissés vacants par les hommes au front, elles veulent permettre aux jeunes femmes de développer des compétences adaptées à de nouvelles responsabilités, des missions professionnelles qui étaient jusque-là essentiellement dévolues voire réservées aux hommes.

On leur fait confiance, et elles s'attellent tout de suite à adapter leur pédagogie initiale aux attentes du monde de l'entreprise. Comme nous le verrons plus loin, elles le feront tout au long de ces 100 ans, allant même jusqu'à changer plusieurs fois le nom de l'école, opportunément pour son image. De vraies pionnières du marketing !

Quelques mois plus tard, une association est créée pour assurer la gestion globale de l'établissement. Les soutiens de la première heure, et d'autres membres bienfaiteurs ainsi que les familles des élèves, assurent les recettes par leurs cotisations. Pierre Pagnon, très au courant des questions scolaires, a pris les choses en main. Il sollicite à la présidence Louis Isaac, fils aîné d'Auguste, industriel qualifié autant que modeste, et père de dix enfants. Il gardera cette fonction pendant 40 ans.

Des bénévoles s'investissent aussi, telle madame Dumarest, mère d'élève, qui s'attelle à la comptabilité de l'Association... mais pas seulement derrière un bureau : courageuse, elle court tout Lyon pour récupérer les cotisations, les dons et les bonnes volontés prêtes à mettre la main à la pâte !



La CCIL a érigé un buste d'Auguste Isaac dans le jardin devant le Palais de la Bourse.



Auguste Isaac (1849-1938) - premier donateur de l'école. Président de la chambre de commerce de Lyon, ministre du commerce. (Collection privée)

Auguste Isaac (1849-1938)

En 1841, le calaisien Augustin Isaac – inventeur d'un procédé pour travailler le tulle – s'associe à Lyon avec la Maison Dognin, qui devient alors Dognin & Isaac. Son fils Louis rejoint l'entreprise en 1859, son petit-fils Auguste a alors 10 ans. En 1873 il épouse une des filles Dognin, Amélie, et prend la suite familiale en tant qu'associé et donne un formidable nouvel élan à l'entreprise, portant ses effectifs à plus de 5.000 employés. Parallèlement, il entre à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon et en devient le président de 1899 à 1910. Il préside d'autres associations, chambres, fédérations, organisations, et siège à des conseils d'administration comme celui de la Cie du Canal de Suez. C'est parmi ses mille actions et entreprises que ce notable de premier plan – qui a déjà œuvré pour l'Université et de l'École de Chimie industrielle – insuffle l'énergie nécessaire à la création d'une école qui forme les jeunes filles aux métiers que les hommes ne peuvent occuper en 1916 bien malgré eux ! Élu député en 1919, il devient l'année suivante ministre du commerce et de l'industrie. Battu aux législatives de 1924, il se retire de la vie politique.



Les élèves ont mis leurs mantilles pour sortir





LA PLACE MOREL

La place Morel rappelle le souvenir d'un magistrat issu d'une famille de Genay (Ain), venue à Lyon au début du XVII^{ème} siècle. En 1812, l'un de ses descendants, Joseph Morel (1777-1860) acquiert une maison qui porte le numéro 6 de la rue de la Tourette.

Agent de change, il devient membre du Conseil municipal de Lyon, du Conseil général du Rhône, administrateur des Hospices civils. Et en février 1835, par une ordonnance du roi Louis-Philippe sur proposition notamment du préfet du Rhône le comte de Gasparin, il est nommé maire de Lyon.

Malheureusement, Joseph Morel considère qu'il ne peut pas assurer la fonction : il est atteint d'une *maladie grave* et à cause d'elle doit passer ses hivers dans le Midi. Incompatible avec une mission qui réclame la plus grande présence et une implication locale sans limites. Le préfet insiste, d'autres notables aussi, mais nul ne le convainc, l'intéressé renonce à l'honneur qui lui a été fait. Il n'aura été maire que trois semaines...

Quelques années plus tard, lorsqu'un plan d'urbanisme crée des voies nouvelles dans le quartier des Chartreux,



P.24 CENT ANS



**ERCEIALE pour Jeunes Filles, sous le Patronage de la Chambre de Commerce, Sainte-Marie-des-Chartreux
2, Place Morel - LYON — Salle de Dactylographie**



Sainte-Marie-des-Chartreux



Le parloir



Joseph Morel cède à la ville de Lyon une parcelle de terrain contigüe à sa maison. Sur décision reconnaissante du Conseil municipal, l'espace ainsi créé devient la place Morel.

La maison est ensuite propriété de l'une de ses filles qui à son tour la lègue à ses

deux filles, toutes deux religieuses. En 1871 elles en font don aux Servantes du saint Sacrement. Une croix rappelle encore cette pieuse destination. À partir de 1916, ce ne sera donc plus le « lieu de prière » des Servantes comme leurs donatrices l'avaient souhaité, mais n'en

demeure pas moins un lieu de générosité envers son prochain, en l'occurrence ces jeunes filles de l'Institut qui s'installent dans les murs.

Restait à trouver un lieu. Justement, les Servantes du saint Sacrement quittent leur couvent de la place Morel, situé sur le versant sud de la Croix-Rousse. L'immeuble – quatre niveaux et un jardin – est récupéré et, en raison de la proximité avec l'ancien couvent des Chartreux, l'école prend le nom d'Institut Sainte Marie des Chartreux. Elle est officiellement créée le 1^{er} mars 1916.

La première rentrée en septembre 1916 est organisée notamment par trois religieuses revenues en France et sécularisées. L'application de la loi de 1901 s'est un peu assouplie : les religieux enseignants sont acceptés sur le territoire, à condition tout de même de revêtir un costume civil noir afin de garder l'anonymat de la religion.

C'est pour ces trois courageuses pionnières une mission de taille. Car si elles sont dotées d'une riche formation classique, elles ignorent totalement le vocabulaire de la comptabilité, la pratique de la sténographie, et bien sûr, tout ce qui constitue une réelle formation commerciale.

Il convient donc de leur rendre hommage en les citant :

- Mademoiselle⁷ Guillet, en religion Mère saint Gabriel, première directrice, sévère mais juste,

- Mademoiselle Juvien, en religion Mère sainte Ursule, surveillante générale, enseigne la dactylo et l'italien,

- Mademoiselle Plantier, en religion Mère Marie-Stanislas, se spécialise en sciences de l'économie nouvelle.

Ces trois religieuses ont très peu de moyens. Elles logent dans des mansardes non-chauffées, dans une maison située à un quart d'heure à pied, rue de l'Enfance (devenue rue Henry Gorjus) : « *Pour faire le marché, on attendait qu'il y ait 50 Frs dans la bourse commune, et l'hiver le même manteau couvrait les épaules communes, pour sortir chacun son tour. Les plus jolies chambres étaient laissées aux quelques pensionnaires qui [par leur contribution] nous aidaient à vivre* ».

Elles ont heureusement de courageuses et formidables adjointes laïques : Mlle Roget (qui enseigne la sténographie) et Mlle Dessaigne (la comptabilité). Rapidement elles sont épaulées par Mère saint Alphonse (Mlle Duplay) pour le français, Miss Gally pour l'anglais, MM Gounod et Hostache pour le droit... puis bien d'autres professeurs.

⁷ Ces religieuses étaient connues de l'administration sous leur nom civil, du fait des lois sur les congrégations votées entre 1901 et 1905.



Sœur Michel, dans la cour, derrière le bâtiment principal de la rue Henry Gorjus



Mère saint Pierre, surveillante du dortoir et de l'étude, et Mère Marie-Madeleine Pelot, directrice des pensionnaires

De Sainte Marie des Chartreux à l'ICOF

1916, création de l'Institut Sainte Marie des Chartreux, et installation place Morel à la Croix-Rousse.

1930, l'Institut Sainte Marie des Chartreux devient « École Commerciale de Jeunes Filles » et prépare aux examens officiels d'État.

1964, déménagement vers de meilleurs locaux, sur le site actuel avenue Debrousse : on parle dorénavant de « l'Institut Commercial Féminin » (ICOF). Dans la foulée, l'école s'associe avec l'État sous la forme d'un contrat de lycée technologique secondaire et supérieur.

1970, les classes de niveau lycée s'ouvrent à la mixité, 5 ans avant la loi Haby.

1982, l'établissement obtient l'appellation officielle de lycée technique et prend le nom sous lequel il est actuellement connu « lycée technique privé ICOF » – I.C.O.F. se traduisant désormais par « Innovation, Communication, Ouverture et Formation. » Il ouvre une section BTS Secrétariat de Direction, et c'est la première promotion des baccalauréats G1 (techniques administratives), G2 (techniques quantitatives de gestion) et G3 (techniques commerciales).

1983, création d'une classe de « première d'adaptation », ouverte aux élèves venant d'un BEP.

1988 : abandon progressif des classes de seconde, ouverture d'un BTS comptabilité et gestion, en vue d'une formation à l'expertise-comptable.

1989, agrandissement des bâtiments par la construction de l'aile nord, opérationnelle à la rentrée 1990.

1994, ouverture d'un BTS assistante de gestion PME-PMI pour satisfaire une demande du marché du travail, de plus grande polyvalence des candidates à ce type de postes.

1995, ouverture d'une spécialité informatique de gestion pour les terminales.

2005, création d'une licence professionnelle de gestion des systèmes informatiques de paie, en partenariat avec le lycée des Chartreux et l'université Lyon III.

2009, création d'un DCG (diplôme de comptabilité et gestion) en apprentissage, en lien avec le CFA et le soutien de la région Rhône-Alpes.

2013, création du DSCG (supérieur) en alternance.

2016, l'école a 100 ans ! Elle signe un protocole avec le Griffith College de Dublin afin d'organiser une suite d'études dans des cursus anglophones, et travaille à un accord avec la Burgundy School of Business (ex-ESC Dijon).

2017, réouverture d'une classe de seconde générale et technologique.

LES PREMIÈRES LAURÉATES

À l'été 1917, Ennemond Morel, prononce le discours de la première remise des prix, à la demande de « Monsieur Pagnon à qui on doit en grande partie la fondation et l'organisation de l'institution de la place Morel ».

L'homme est un avant-gardiste : en plus d'applaudir à la formation des jeunes filles dont on aura de plus en plus besoin à cause de « l'épouvantable destruction de la guerre », il se réjouit d'avance pour elles qui « verront croître leurs salaires et aborderont des métiers de plus en plus intéressants ». Mieux encore, il milite déjà pour ce qui est encore d'actualité

de nos jours : « *Il serait tout-à-fait injuste qu'un même travail, s'il est également bien fait, fût rémunéré différemment pour un homme et pour une femme* ». Il invite à l'ambition, à l'audace, à l'esprit d'initiative, insiste que « *la jeune dactylo d'une maison de commerce doit avoir pour objectif d'en devenir "le" secrétaire général* » !

Pour autant, il n'en dénigre pas « *le rôle primordial de la femme* » : avoir un foyer, être mère de famille, élever ses enfants, mission qui l'élèvera toujours « *aux plus hautes fonctions de l'humanité* ».

Et bien que la mission de l'Institut vise clairement à ce que la femme intègre le monde des affaires, c'est un peu paradoxalement que la causerie animée deux ans plus tard à l'occasion de l'assemblée générale rappelle encore ce fameux rôle primordial, en ayant comme thème « *L'hygiène de la maison* » !

Très motivé par la mission de l'école – dont il préside l'association qui la coiffe (créée en avril 1917) – Louis Isaac s'investit avec énergie dans l'appel aux contributions financières des entreprises. En échange de quoi ? Dans un courrier largement diffusé en novembre

CENT ANS P.27

1917 – et une relance en février 1918 – il promet aux donateurs « *la préférence pour l'engagement dans leur personnel des élèves de l'école* », s'engageant personnellement sur la qualité des compétences qu'elles auront acquises.

Après deux premières rentrées timides en effectifs, celle de 1918 enregistre plus de 100 élèves réparties en deux sections, qui vivent une rentrée mémorable le 11 novembre, jour de l'Armistice !

En section A, 71 élèves âgées seulement de 14 ans sont destinées à une formation commerciale en 3 ans. En section B, 31 jeunes déjà titulaires du Brevet élémentaire resteront 2 ans avec une seconde langue à la clef.

Une élève peut conclure son cycle d'études par trois diplômes :

- celui de fin d'études contresigné par la Chambre de Commerce,
- celui de droit commercial délivré par la Faculté de Droit,
- celui de sténographie remis par l'Institut national de Sténographie Duployé.⁸

Cette quasi consécration de l'école mérite bien une cérémonie honorée de représentants de ces trois organismes et de diverses personnalités du monde de l'entreprise. Après seulement deux ans,

toute sortante « *couronnée* » de Sainte Marie des Chartreux est d'autorité considérée comme une employée sérieuse, capable... et toujours à la page. Car dès qu'un progrès est réalisé dans la pratique commerciale, l'Institut l'incorpore dans le programme, donnant à ses élèves de précieux atouts pour décrocher ensuite des examens officiels majeurs tels que CAP, BEP, BEC, BSEC,⁹ diplômes comptables et concours d'entrée dans des administrations.

Parfois, des élèves trouvent à l'Institut une tout autre voie, celle de l'engagement religieux, et entrent dans l'Ordre de sainte Ursule. La plupart d'entre elles deviennent professeurs à l'école, telles Marie-Clotilde et Marie du saint Sacrement qui seront même directrices, Marie de saint Louis, Marie-Alexandre, Marie-Blandine...

⁸ Les premiers systèmes d'écriture rapide remontent au IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, et de très nombreuses applications furent développées au fil des siècles. Celle d'Émile Duployé (1833-1912), mise au point en 1860, est restée la référence en France et en Europe occidentale. À l'arrivée des machines, la sténographie est remplacée par la sténotypie. Puis elle disparaît au début du XX^{ème} siècle, supplantée par les facilités techniques d'enregistrements audiovisuels.

⁹ Certificat d'Aptitude Professionnelle, Brevet d'Études Professionnelles, Brevet d'Enseignement Commercial, Brevet Supérieur d'Enseignement Commercial.



Des anciennes élèves sont devenues ursulines et professeurs à l'ICOF



Mère Marie-Clotilde, une figure charismatique inoubliable

« L'ÈRE » MARIE-CLOTILDE

Geneviève Monfray naît en 1908 près de Villefranche-sur-Saône. Vite orpheline de guerre, elle est le premier soutien de sa mère, qui va s'installer à la Croix-Rousse. Tout naturellement car c'est tout proche, Geneviève entre plus tard à l'école Ste-Marie des Chartreux.

Mère saint Gabriel, qui préside depuis le début aux destinées de ce nouvel établissement cerne vite les capacités de la jeune fille, et lui propose après son diplôme d'enchaîner sur le professorat tout en poursuivant sa formation.

À 17 ans (!) ce petit brin de femme n'a déjà aucun souci pour aborder l'anglais, les sciences de physique et chimie, les sciences naturelles. Et contre toute attente elle parvient à garder en ordre sa classe d'élèves... de son âge !

À cette vocation d'enseignante se mêle bientôt une autre : fortement inspirée par l'énergie des religieuses, Geneviève entre en 1930 au noviciat des Ursulines de l'Union romaine, à St-Didier-au-Mont-d'Or. Un véritable acte de foi puisqu'à l'époque les Ursulines sont cloîtrées... Elle peut néanmoins sortir... à l'occasion d'un concours très difficile

de comptabilité dont la réussite au niveau national est réservée à seulement 5 candidats : et elle en fait partie !

En 1933 elle prononce ses vœux définitifs et rentre enseigner à Ste-Marie. Mais elle est vite envoyée à St-Saulve, une maison de formation des Ursulines dans le nord de la France, et revient avec une licence de chimie en poche.

Si heureuse de retrouver son école, elle recommence à dispenser des cours et ne compte ni son temps ni son énergie, avec une gentillesse et une disponibilité constantes.

Elle devient une des âmes de l'école avant même d'être appelée à en assurer la direction, en 1957. C'est elle qui a la lourde tâche d'organiser le déménagement du lieu historique aux nouveaux bâtiments. Il lui faut aussi adopter un nouveau nom pour l'école : fut-ce un crève-cœur d'abandonner celui qui affichait sa tutelle catholique ? Peut-être... mais sans aucun doute Mère Marie-Clotilde sut laisser ces considérations de côté. Pour elle, l'intérêt de l'école et des élèves primait sur les a priori d'un nom.

Pendant près de 25 ans, cette femme exemplaire dont l'esprit pragmatique n'a rien à envier à celui d'un chef d'entreprise, dirige son navire avec opiniâtreté contre vents et marées. Elle veille sur ses passagers un par un, guide son équipage en lui enseignant la force de la bienveillance. Elle évite l'échouage à de grands égarés, blessés d'une instruction inadéquate, et les conduit à bon port. Elle entretient et vit de l'esprit d'Angèle Merici méricien et encourage les initiatives de voyages à Brescia, Lourdes, Rome...

Françoise Grisvard et Monique Bonnier, deux amies qui ne se sont pas quittées depuis les bancs de l'école, ne se lassent pas d'en parler : « Ma mère et ma belle-mère ont fait leurs études à Sainte Marie des Chartreux, raconte la première. (Pour la petite histoire, mes parents se sont mariés dans la petite chapelle de Sainte Marie des Chartreux !) Toutes les deux évoquaient le sérieux de l'enseignement, l'accompagnement des religieuses. Je suis arrivée en 1958 et y suis restée trois ans. » Et sa chère camarade confie aussi son histoire : « originaire d'une famille nombreuse des monts du Lyonnais, je n'ai pas voulu partir de chez moi et j'ai donc poussé jusqu'au certificat d'études. Au village, les écoles étaient toutes religieuses. Les



1925 : la toute jeune Geneviève Monfray et sa première classe.



Sœur Marie-Clotilde dans les années quarante



Mère Marie-Clotilde toujours à l'aise au milieu de ses jeunes.

filles allaient chez les sœurs et les garçons chez les frères. Mes parents avaient trouvé sainte Marie et étaient rassurés de me savoir entre de bonnes mains, dans un cadre sérieux. Je suis entré à 14 ans en 1958. J'étais externe car il n'y avait pas d'internat, je logeais au foyer saint Joseph à 10 mn de la Place Morel. Je suis restée trois ans, et encore deux ans pour passer le DECS en secrétariat. »

Après s'être retirée de la direction, Mère Marie-Clotilde reste néanmoins très

active à l'école, faisant profiter Tristane Lacroix-Almosnino et les nouveaux professeurs successifs de son expérience. Puis en mars 1991, elle part à son tour à la Maison Claire Joie (il fallait vraiment qu'elle y soit contrainte par sa santé, car elle aurait voulu mourir dans son école), où elle transmet encore sa force et son énergie, jusqu'à son dernier souffle trois ans plus tard.

Geneviève Monfray, devenue Sœur puis Mère Marie-Clotilde, aura marqué tous

ceux qui l'ont croisée. Les élèves, parents, professeurs... et même des inspecteurs académiques qui ressortaient impressionnés des entretiens avec elle... et par la tenue générale de l'établissement ! Elle a conquis tout l'aréopage lyonnais – catholique, œcuménique ou laïc – par sa générosité et sa détermination.¹⁰

¹⁰ D'après le discours biographique – juin 1994 – de Sœur Marie-Christine Saignol, qui fut dans la toute première classe de la jeune enseignante Geneviève Monfray, en 1925.

LE LIEN MÉRICIEN

Parmi tous les encouragements que Mère Marie-Clotilde dispense, celui pour maintenir le lien méricien lui tient spécialement à cœur, et le meilleur chemin passe par les anciennes élèves.

Ainsi, l'Amicale des Anciens – qui fut amenée à co-fonder l'A.U.S.S.I. (voir page suivante) dont il était question plus haut – œuvre à maintenir des liens entre les anciens de l'établissement. Cela relève parfois de la gageure, surtout quand certains ne sont restés que deux ans à l'ICOF, le temps de passer le bac. Avec la rapidité de diffusion actuelle de

l'information et l'avènement des réseaux sociaux, de nouvelles méthodes de partage de la connaissance ont émergé et favorisent la circulation de l'information. Il devient plus aisé de créer et maintenir des connexions avec l'école.

Or, la notion de réseau existait il y a de nombreuses années, comme en témoigne un groupe d'anciennes. Sœur Marie-Blandine raconte ainsi qu'un groupe commun s'était formé avec les écoles du Bachut et de La Salle, au sein duquel des informations s'échangeaient sur les postes à pourvoir.

Arlette Jacquemet fait partie des anciennes qui se sont retrouvées dans les années suivant le diplôme. Il y avait une volonté de quelques-unes de rester en contact et une Amicale a donc été créée. Marinette Réty poursuit : « les plus anciennes de mon âge (promo 1950) nous retrouvons deux fois par an au restaurant. Il nous arrive d'y être 6 ou 8, parfois jusqu'à 15 ! On se voit aussi chez les unes et les autres. C'est à la quarantaine, une fois mes enfants élevés, que je suis revenue m'intéresser. » Quelques autres aussi, mais ce sont trop d'initiatives isolées au sein d'une

Sœur Bernadette Horvath, religieuse ursuline hongroise : « Le 28 novembre 1948, j'ai franchi le seuil du couvent des Ursulines à la Croix-Rousse. J'étais une des dernières religieuses à pouvoir sortir de Hongrie avant que le rideau de fer ne tombe hermétiquement... Bien que je ne sache pas parler français, toute la communauté m'a fait un accueil si chaleureux que j'en oubliais que j'étais une exilée. Rapidement, avoir le même âge nous a permis, à Mère Marie-Clotilde et moi, d'être proches avec une réelle amitié. La richesse de ses sentiments était simple, spontanée, durable et fidèle. Laissant voir sa bonté, sa compréhension, sa compassion, elle ne gardait rien pour elle-même, inégalable dans sa largesse pour faire plaisir aux autres. Elle était comme la femme forte de la Bible, qui pouvait porter le fardeau de la responsabilité toute seule, et partager pleinement le souci des autres. Elle avait un formidable charisme pour donner le courage, réconforter et aider à relativiser les ennuis qui lui étaient confiés. Parce que mon cas l'a interpellée, Mère Marie-Clotilde a témoigné un dévouement constant, jusqu'à sa mort, envers les pays persécutés. En fournissant du matériel, des travaux, à la Mission catholique hongroise, elle a prodigué une aide, un encouragement et un espoir énormes à mes compatriotes. »

L'ADMIRATION DE TOUS

Sœur Jeanne-Marie Fontanet (ancienne Provinciale du sud, religieuse conseilère d'A.U.S.S.I.)¹¹

« La compétence de Mère Marie-Clotilde était spontanément sollicitée pour qu'elle soit la secrétaire de nos Chapîtres Généraux à Rome : par une mystérieuse intuition, elle était capable de dactylographier des textes écrits dans des langues qu'elle ne connaissait pas ! Des textes si impeccablement présentés qu'on était tout de suite impatients de les lire... avant de nous ravir de leur clarté et leur limpidité. »

Sœur Emmanuel-Marie, Maison Claire Joie : « Même lorsque ses forces commencent à décliner, Mère Marie-Clotilde veillait encore tard à chercher une solution comptable, préparer une explication simple et claire pour des novices comme moi. Ce travail permanent, incessant, la dynamisait : rendre service la rendait heureuse, et lui permettait de garder intactes ses capacités intellectuelles qui faisaient l'admiration de notre expert-comptable !

Tous ses visiteurs restaient chaque fois marqués par la qualité de sa présence : son regard limpide, son sourire plein de douceur, ses mots de bienveillance, sa délicate attention à chacun.

J'aime à citer une des dernières lignes qu'elle écrivit de sa main devenue fébrile : "Il y a en chacun quelque chose d'unique qui mérite d'être uniquement aimé". »

Marie-Laure Frin :

« Ma Mère... Ma Sœur...

Je ne savais jamais comment vous appeler.

Ma Sœur... Ma Mère...

Je ne savais même pas, s'il fallait le dire.

Parfois, cela nous faisait bien rire.

Mais vous, de tout votre grand cœur,

Vous m'appeliez toujours "Mon P'tit"...

Je trouvais alors ce petit mot gentil.

Aujourd'hui il me rend vraiment amère

Car je réalise que j'ai perdu une Mère.

Maintenant je sais que je dois vous dire :

Ma Mère le grain que vous avez semé

En moi ne cessera de germer.

Et comme j'aurais aimé que vous puissiez

Me dire encore : "C'est bien, mon P'tit" !

Nelly Dufour-Peytavin : « Mère Marie-Clotilde avait à cœur qu'aucune élève ne soit refusée pour des questions d'argent, qu'aucune enfant travailleuse ne soit rejetée. À une période où l'enseignement technique était le parent pauvre de l'Éducation nationale, Mère Marie-Clotilde s'est battue pour que l'école ne devienne pas "un dépôt d'adolescents

paresseux", mais au contraire une chance pour des jeunes à l'esprit pratique, animés d'une envie de se mettre au travail. »

Françoise Grisvard : « La formation était très appréciée des employeurs, d'ailleurs la "méthode sainte Marie" m'a beaucoup servi dans la suite de mes études et ma vie professionnelle, d'autant qu'elle recoupait bien ma façon de voir les choses. Et puis l'école avait de forts liens avec les entreprises grâce à Mère Marie-Clotilde. Parce qu'elle avait bien compris leurs attentes : elle était très lucide sur le monde du travail, parfois même visionnaire. La majorité des élèves ont trouvé du travail par son in-termédiaire. Par la suite j'ai gardé des liens avec elle et lorsque mon associé et moi cherchions à recruter, nous nous adressions toujours à l'école, à

¹¹ A.U.S.S.I. : les anciennes élèves des Ursulines éprouvèrent très tôt le besoin de se retrouver après leur parcours scolaire. Des rencontres d'abord informelles peu à peu organisées en "Amicales" locales. Au fil des années, les écoles d'Ursulines sont de moins en moins nombreuses mais bien des Amicales perdurent. En 1958 à Lourdes, quelques anciennes de cinq pays veulent les réunir. Cela se concrétise sous le nom "Alumnarum Ursulae Sanctae Societas Internationalis" (d'où l'acronyme), c'est-à-dire tout simplement "Association Internationale des Anciennes Élèves de sainte Ursule". Un succès immédiat : en 1964, 18 pays sont représentés ! D'autres s'y joignent encore et depuis 1980, un congrès les rassemble tous les 3 ans quelque part en Europe, de Rome à Wrocław, d'Athènes à Liverpool, de Vienne à Nantes...



Mère Marie-Clotilde (deuxième en partant de la droite), à Rome en 1965, à l'occasion du congrès international des Ursulines, démarrage de l'A.U.S.S.I.

Tristane Lacroix-Almosnino : « Par l'accumulation des dons qu'elle possédait, Mère Marie-Clotilde aurait pu tout entreprendre et tout réussir. Son esprit vif et organisé fonctionnait avec la rapidité et la précision de l'ordinateur, cet outil qui la fascinait et qu'elle avait su découvrir, apprivoiser et faire découvrir aux autres. Elle voulait sans cesse connaître et comprendre, et encore plus transmettre ce qu'elle avait appris et apprenait encore. Elle transmettait d'une façon si claire et limpide qu'on se demandait comment on avait fait pour ne pas comprendre plus tôt ! Pédagogue dans l'âme, elle avait l'art pour expliquer d'emprunter cent chemins, de redire les choses différemment sans se lasser ni laisser, de faire jouer des registres divers, d'utiliser des comparaisons et des proverbes du bon sens populaire. Et lorsqu'elle voyait l'étincelle de la compréhension dans l'œil de celui qui l'écoutait, elle-même s'illuminait de joie. Elle n'était jamais en aussi bonne forme que lorsque "son" école se remplissait de monde – pour un repas d'anciennes, une réunion de parents, une inauguration. Sa faculté d'adaptation, sa mémoire, son ouverture d'esprit se conjugaient dans ce jeu de l'échange qui aiguisait son intelligence et sa vivacité spectaculaire. »

A. Gerphagnon-Orgeret : « Un jour, je lui demandais comment elle arrivait à tout faire en un jour : “Mais, mon petit, ce qu’on ne peut pas faire le jour, il y a encore la nuit !” Que d’heures a-t-elle pu passer pour nous ! »

Pascalie Exbrayat : « On la voyait passer sa tête par la vitre le long du mur de la classe (elle se mettait sur la pointe des pieds parce qu’elle était toute petite) et si elle en voyait un seul qui ne suivait pas, elle entrait en disant “faites comme si je n’étais pas là.” »

Une autre ancienne se souvient : « On avait fait une sortie à Pérourges avec pique-nique, et Mère Marie-Clotilde mangeait cachée derrière son parapluie : parce que les profs et les cadres ne mangeaient pas dans la même pièce que les élèves. Une mentalité typique des Ursulines. C’était comme ça et elle vivait avec. »

Annick Chalmet, professeur à l’ICOF jusqu’en 2013, et chargée de mission par la tutelle méricienne : « Mère Marie-Clotilde s’investissait à 200% et 25h par jour. Elle était toujours tournée vers l’action : “bon alors maintenant qu’on sait ça, qu’est-ce qu’on (en) fait ?” et c’était faire tout de suite. Elle connaissait chaque élève par son prénom... et aussi celui de sa mère si c’était une ancienne, avec son nom de jeune fille. Elle prenait fait et cause pour tous les cas particuliers, parfois en faisant fi des conventions et même des convictions religieuses. Je me souviens d’une élève qui avait annoncé qu’elle arrêterait l’école parce qu’elle était enceinte. Mère Marie-Clotilde aurait pu y aller d’un prêche sur le pêché de chair avant le mariage, etc. Au lieu de ça elle lui a dit qu’il faudrait élever cet enfant, avec un métier, un salaire, alors qu’après son accouchement, elle serait bienvenue à l’école pour terminer son cycle et passer son diplôme. Et c’était plus qu’une simple proposition, presque un ordre.

Je pense que l’entrée de Mère Marie-Clotilde dans la vie religieuse était “un acte de féminisme”. Mariée, elle eût menée une vie classique de mère de famille. Honorable mais “banale”. Son choix était celui de la vocation de foi mais aussi de faire quelque chose en tant que femme et pour les femmes. Ces femmes de culture méricienne étaient très fortes, très volontaires, très autonomes. De vraies icônes du féminisme, pas du tout retranchées sur leurs prières comme on le pense en général des religieux.

Elle prenait part à tout, savait tout, savait choisir et décider sur tout. Et quand on parlait d’elle en salle des profs, comme par hasard elle arrivait et avait quelque chose à faire dans la pièce. C’était comme si elle avait posé un micro ! »

elle directement. Et quand elle avait la bonne personne, elle savait précisément laquelle. »

Madeleine Poiget : « Entre nous, nous appelions Mère Marie-Clotilde “Cloclo” (rire). Un jour, alors que je devais organiser une messe, elle m’avait dit “je ne connais pas de curé, débrouillez-vous”. J’en avais trouvé un, la messe avait eu lieu, et après elle avait fait comme si c’était elle qui l’avait trouvé. Cela dit ce n’était pas choquant, elle était comme ça. »

Christine Collin : « Je suis arrivée en 1984 pour mon BTS de secrétariat de

direction. Bien qu’elle ne soit plus directrice, Mère Marie-Clotilde m’a beaucoup marquée. Extraordinairement jeune dans sa tête, vive, sympathique, attentive... Et toujours active. Un jour l’école avait réceptionné une quantité de cartons qui contenaient... les premiers ordinateurs ! Nous entendions un « clic-clic-clic » au milieu de ces cartons et on ne voyait qu’une tête qui dépassait : c’était Mère Marie-Clotilde qui en avait ouvert un, et, le manuel en main, elle découvrait, apprenait comment ça fonctionnait. »



Quatre décennies d'amitié : des anciennes de la promotion 1960 se retrouvent en 2016 à Vaison-la-Romaine, avec Sophie Mandon (1), Françoise Grisvard (2), Elisabeth Plaisantin (3) et Monique Bonnier (4).



population de 7.000 anciens, dont on peut estimer que certainement plus des deux tiers sont encore vivants.

Antoine Couble, Jérôme Brossat et Hugo Charbonnel sont également restés très proches, et ont joint l'utile à l'agréable : par exemple, le premier a organisé les 20 ans de l'entreprise du second. Tous deux côtoient d'autres anciens camarades, et Antoine est aussi intervenu pour parler de son métier à l'ICOF, sur l'invitation de Pascale Guillot-Vergnais. Et puis parfois, le hasard s'en mêle : « Mme Chalmet – qui n'était pas mon professeur – est la belle-mère d'un de mes associés, j'ai eu l'occasion de la revoir et ça m'a fait très plaisir. »

Côté professeurs, d'abord un grand nombre étant arrivés à l'ICOF dans une même décennie pour y faire toute leur carrière, il y a eu beaucoup de départs au début des années 2000. Entre certains, le contact est maintenu : « Les profs d'informatique ont tissé des liens entre eux et sont restés proches de l'école, quelques-uns sont même membres des jurys », dit Bernard Guillot (qui est encore dans la place).

Roselyne du Chaffaut observe avec satisfaction le même phénomène : « Je revois régulièrement une dizaine d'anciens profs et nous sommes ravis de revenir à l'ICOF à chaque occasion qui se présente. Pour l'anecdote, quatre profs

de français ont été mes remplaçantes quand j'attendais mes enfants, et sont restées un grand moment après, donc on a tissé des liens. » Elle cite aussi Marie-Paule Thinet, Marie-Antoinette Grosmolard, Anne-Marie Dubruc, Béatrice Fraizy, Annick Chalmet, Annie Henry... « toutes ces femmes adoraient leur métier. Nous étions portées par une ambiance, aussi. »

Et heureusement des contacts sont aussi maintenus entre élèves et profs. Sophie Del Puppo s'en réjouit : « Ici, les étudiants ne nous oublient pas. Certains resurgissent trois ou quatre ans plus tard et prennent le temps de nous donner de leurs nouvelles sur leur parcours. »

Un petit groupe comprenant Émilie Bourgey, Anne-Laure Ferlat, Maryse Lang, et Albin Verjat s'active pour que les échanges se perpétuent via l'Amicale, et portent les fruits d'une solidarité en vue – ou au sein-même – de la vie professionnelle. Marie-Christine Berthaud a participé à ces efforts et déplore : « *Les jeunes de maintenant semblent assez peu concernés par la notion de réseautage. Peut-être est-ce une génération assez individualiste ? Nous essayons d'inviter des anciens lors de diverses manifestations. Cela demande un gros travail de préparation, de relances et de maintenance.* »

Un avis partagé par des profs qui ont rejoint l'Amicale dès leur départ à la retraite, comme Claude Tines : « *La cristallisation est assez dure à prendre entre les anciens et les plus jeunes.* »

Maryse Lang : « *J'ai gardé 3 ou 4 contacts avec lesquels je suis très proche. Une de mes camarades est la marraine de mon fils. Lors de ma sortie, il y avait une section « Jeunes anciens » mais j'étais trop accaparée par ma vie professionnelle et personnelle pour assister aux réunions. Je n'ai pas pu assister au Centenaire car beaucoup d'événements se sont déroulés en journée, mais me suis investie après : notamment sur un « afterwork » auquel j'ai participé. J'aime bien ce côté associatif et il se passe des choses intéressantes. Une fois qu'on a organisé quelque chose, on y prend goût et on est de plus en plus sollicité. L'Amicale n'a peut-être pas su se renouveler avec de nouvelles recrues depuis les années 80, pour prendre le tournant des réseaux sociaux, rebondir et accrocher les nouveaux professionnels. Il est pourtant très important de drainer le soutien des gens qui sortent de l'ICOF.* »

Annie Henry : « *Je continue de revoir certains anciens profs, des anciens élèves qui ont fréquenté le groupe de théâtre, aussi. Les bureaux des anciens n'ont jamais vraiment fonctionné malheureusement. C'est très difficile de demander à des étudiants en passe d'entrer dans la vie active, de continuer à maintenir un lien. Il faut peut-être imaginer de nouveaux modes d'organisation et de communication. Les « afterworks » imaginés par les générations actuelles sont très intéressants car ils impliquent des personnes professionnelles actives.* »

L'ex-juriste devenue bien sûr prof de droit reçoit même des cartes de vœux. Cela dit, les choses changent à cause des conditions et du rythme de plus en plus soutenu dans la vie active. « *Une fois qu'on rentre dans la vie active, qu'on part à l'étranger pour certains, qu'on s'investit dans diverses associations, le temps manque vite* », explique Anne-Laure Ferlat, qui regrette vivement cet état de fait. Car derrière une Amicale il y a un réseau, qui ne peut vivre que s'il est bien entretenu, et notamment si les anciens devenus entrepreneurs contribuent à promouvoir la formation qui valorise les élèves qui sortent. « *Malheureusement, personne n'a pris le*

relais pendant une vingtaine d'années, regrette encore Anne-Laure, il n'y a pas eu de « rites ». Or, les rites rapprochent et rassurent. La remise des diplômes est un moment marquant par exemple. Cela m'a manqué de ne pas partager cela avec mon groupe. »



Les nouveaux bâtiments surplombent la confluence.

CHANGEMENT DE COLLINE...

Quand en 1961 l'école doit quitter la place Morel, cela tombe plutôt bien : c'est vraiment le moment de trouver un lieu plus vaste et plus fonctionnel. En fait, au lieu d'être trouvé, le bâtiment adéquat sera dessiné et bâti dans le parc de sainte Ursule. On change donc de colline, passant de la Croix-Rousse à saint Irénée, plus exactement avenue Debrousse (autrefois Chemin de sainte Foy).

Le transfert est programmé pour l'été 1964. L'Amicale des anciens organise une *journée de nostalgie* place Morel, réunissant plus de 150 anciennes venues de tous horizons professionnels.

C'est aussi une belle occasion de fêter le jubilé d'or¹² de Mère Marie-Stanislas, et de remettre à Mère du saint Sacrement, alors directrice, une lampe du sanctuaire et des chandeliers destinés à la chapelle du nouveau site.

Le 3 juin 1964 a lieu une première inauguration des locaux tout neufs « clairs et fonctionnels » dessinés par l'architecte Perrin-Hoppenot, et dont la situation est magnifique au-dessus de la partie sud de la ville. Inauguration « de caractère semi-privé » dit la presse (en réalité elle est clairement à caractère religieux)

présidée par Henri Gros, alors à la tête du Conseil d'administration. Fier, il explique que ce déménagement est une conséquence de la réussite de l'école, car la place Morel « ... est devenue trop petite pour répondre à toutes les demandes ». Après son propre discours – insistant quant à lui sur la qualité de l'éducation chrétienne enseignée par les religieuses – Monseigneur le Cardinal Villot bénit chaque classe. Monseigneur

¹² Le jubilé d'or dans la vie chrétienne est la célébration de 50 ans de vie religieuse.

LES ÉVÉNEMENTS DU CENTENAIRE

Le colloque
La journée des 100 ans
La journée des Anciens

Une préparation longue et minutieuse

Célébrer un centenaire nécessite une préparation minutieuse, une logistique sans faille et, surtout, une vision dynamisante tant pour les forces vives en interne que vis-à-vis de l'extérieur. En effet, il faut projeter l'image d'une institution toujours en prise avec son époque, et même en avance sur son temps. Soutenues par une volonté communicative conjointe, du chef d'établissement et du conseil d'administration, ces célébrations impliquent tout le personnel administratif, de nombreux professeurs et élèves sur une période de deux ans, à travers un comité de pilotage¹⁷ qui a fait appel à l'expérience d'anciens élèves. Les cent ans de l'ICOF sont célébrés sur une période de trois jours : du jeudi 17 au samedi

19 novembre 2016. Au programme, trois thématiques spécifiques :

- Un colloque consacré à la formation au service de l'entreprise,
- La journée des cent ans,
- La journée des cent promotions.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans la Fondation Saint-Irénée, le réseau ICOF et les partenaires : près de 40 entreprises et institutionnels soutiennent l'initiative.

¹⁷ Le Comité de Pilotage comprend originellement : Mouhcine Bouayad, Emilie Bourgey, Jean-Philippe Buchet, Anne-Marie Dubruc, Martine Demaison, Fabienne Ducrot, Bertrand Eygun, Pierre Faye, Annie Henry, Juliette Piquet-Gauthier, Xavier Judde de Larivière, Alodie Liogier de Sereys, Isabelle Lutz-Gauthier, Camille Richard, Isabelle Toureev.

LE COLLOQUE DU 17 NOVEMBRE 2016

LA CÉRÉMONIE INTRODUCTIVE

En préambule au colloque, une cérémonie introductive se tient à l'Hôtel de ville de Lyon avec un discours d'accueil de Jean-Dominique Durand, adjoint au maire de Lyon et membre de la commission Culture - Patrimoine - Droits des Citoyens - Événements. Cette

intervention est suivie de celles de la Révérende Sœur Brigitte Brunet, Provinciale de France, Belgique et Espagne des Ursulines, Diarmuid Hegarty, Président du Griffith College Dublin, Bertrand Eygun, directeur de l'ICOF... On note aussi la présence de



De gauche à droite : Jean-Dominique Durand (adjoint au maire de Lyon), Gilles Verjat (administrateur de l'ICOF), Bertrand Eygun (directeur de l'ICOF), Diarmuid Hegarty (Président du Griffith College Dublin), Révérende Sœur Brigitte Brunet (Ursulines)... et les jeunes de l'ICOF.

Mme Newton, descendante d'un administrateur de la chambre de commerce et de Bernadette Isaac-Sibille, administratrice de l'ICOF, ancienne maire du 5^{ème} arrondissement de Lyon, conseillère générale du canton de Lyon-V, députée (3 mandats) de

la 1^{ère} circonscription de Lyon. Mme Isaac-Sibille est la descendante d'Auguste Isaac, président de la Chambre de commerce de Lyon lors de la fondation de l'établissement Sainte Marie des Chartreux en 1916. Et bien sûr, de

nombreux jeunes de l'ICOF arborant fièrement des sweat-shirts aux couleurs de l'établissement sont présents et participent activement au bon déroulement de la journée.

LA FORMATION AU SERVICE DE L'ENTREPRISE : QUELS ENJEUX ?

Tel est l'intitulé du colloque-événement qui lance les trois jours célébrant le centenaire de l'ICOF de Lyon. Des acteurs du monde de l'entreprise et de l'enseignement technologique échangent autour de trois tables rondes thématiques dans la Salle de la Corbeille du Palais du Commerce sous l'impulsion de **Bertrand Eygun**.

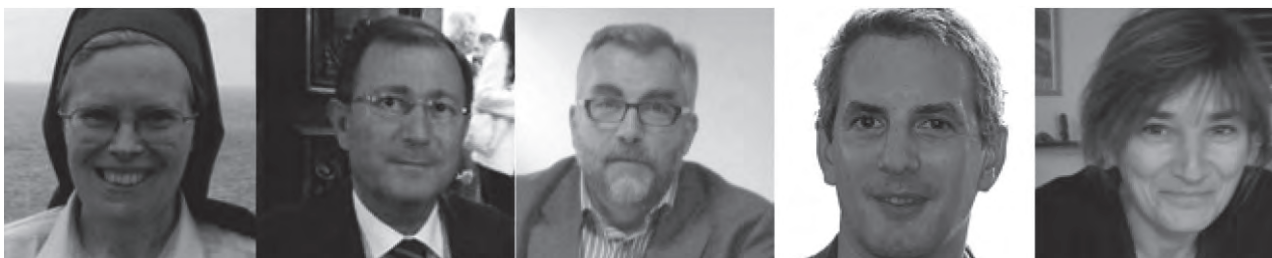
M.Emmanuel Imberton étant empêché, c'est **Fabrice Lenoir**, élu de la CCI et président de la commission entrepreneuriale, qui ouvre le colloque en rappelant que la Chambre de commerce est aussi la maison des entrepreneurs - et le 2^{ème} organisme formateur après l'Éducation nationale. Elle est soucieuse de la formation et de l'éducation des jeunes, pour les aider à développer un regard éclairé sur le monde des affaires. Fabrice Lenoir rappelle aussi que « *les opportunités d'emplois résident*

principalement dans les TPE et les PME, plutôt que dans les grands groupes multinationaux. »

Sœur Brigitte Brunet, provinciale des Ursulines, explique que les thèmes proposés - savoir-être, formation et adaptation - sont en totale adéquation avec les préceptes d'Angèle Merici, fondatrice de la Compagnie de sainte Ursule en 1535, pour laquelle il faut « *enseigner non seulement avec les paroles mais beaucoup avec les faits* ». Elle souligne deux points capitaux : l'accompagnement des personnes et l'adaptation au temps, rappelant que ce sont les femmes qui, en 1916, font fonctionner la plupart des activités internes au pays et dans les entreprises. D'où la nécessité d'acquisition de compétences grâce aux formations reconnues dispensées par les Ursulines. Ces femmes ont donc la possibilité de prendre des

responsabilités pour faire face à un contexte difficile. Les formations se sont depuis diversifiées mais « *penser pour lire et comprendre les signes des temps, explorer pour ouvrir des horizons nouveaux, partager pour faire vivre la maison commune sont les trois principes d'actions prônés par l'enseignement catholique que réunit l'enseignement de l'ICOF* » conclut-telle dans son allocution de bienvenue, dont on lira le texte complet plus loin.

Bertrand Eygun explique que l'organisation de ce colloque est portée depuis deux ans par le comité de pilotage. Les points centraux ? L'accompagnement à la personne, l'épanouissement des dons et l'adaptabilité. Il rappelle que de nombreuses initiatives sont encouragées dans l'établissement, comme la participation aux JECO (Journées de l'Économie), l'organisation de tables



Les intervenants : De gauche à droite en haut : Sœur Brigitte Brunet (Provinciale des Ursulines), Fabrice Lenoir (élu de la CCI), Bertrand Eygun (directeur de l'ICOF), Stéphane Longin (directeur et rédacteur en chef de RCF Lyon), Marianne Thivend (maitresse de conférence Université Lyon),



Valérie Lorentz-Poinsot (directrice générale déléguée des Laboratoires Boiron), Chantal Plasse (ancienne élève ICOF - dirigeante des établissements Plasse), Nicole Bilodeau (directrice générale de Mérici collégial privé - Québec), Michel Grac (chef d'établissement - Lycée Théas de Montauban, et délégué de tutelle) Karim Mouhli (formateur en management à l'ICOF en DCG et DSCG)



De gauche à droite, en bas : Agathe Corgié-Treseler (conseillère régionale - Ordre des Experts comptables R.A.), Pascal Reber (président d'EPA - Entreprendre pour Apprendre), Michel Coster (professeur en entrepreneuriat, directeur incubateur de l'EM Lyon), Bernard Guillot (professeur agrégé BTS ICOF), Tiphaine Accary Barbier (professeur BTS informatique ICOF et formatrice académique),



Catherine Papin (déléguée Griffith College - Dublin), Olivier de La Clergerie (directeur général du groupe LDLC), Jean-Paul Genoux (directeur général Dima Software), Pascal Guillemain (directeur des ressources humaines du groupe CEGID)

P.90 CENT ANS

rondes en compagnie de professionnels sur des thématiques actuelles comme les enjeux liés aux réseaux sociaux, ou encore la création de mini-entreprises pour développer la curiosité entrepreneuriale. Bertrand Eygun poursuit : « *L'ICOF a l'ambition de bien ouvrir les yeux, sans peur sur le monde actuel. Pour ce faire, il est indispensable de confronter divers points de vue, d'ouvrir l'école largement au monde économique et professionnel.* »

Marianne Thivend, historienne, replace ensuite la naissance de la formation féminine dans le contexte de l'époque. Elle explique que la guerre de 1914-1918 est un coup d'accélérateur qui justifie la mise en place d'une structure spécifique. Démarche féministe avant l'heure ? Absolument car, désormais, des femmes célibataires peuvent subvenir à leurs besoins en apprenant un métier qui leur évite la dureté de l'usine. Les écoles municipales et privées - la Martinière, mais aussi la SEPR et le Cours Pigier - furent de véritables précurseurs. L'Institut Sainte Marie des Chartreux est la première école catholique à s'intéresser à la formation professionnelle technique féminine et au commerce, avec notamment une spécialisation en sténodactylographie,



Un cadre prestigieux pour marquer le début des festivités du Centenaire de l'ICOF : le Palais de la Bourse à la Chambre de commerce de Lyon.

comptabilité et secrétariat. Aucune de toutes ces écoles n'est subventionnée directement. L'institution répond donc parfaitement aux mutations du monde du travail de l'époque. Elle se positionne sur le créneau encore peu occupé du secrétariat via une formation technique, intellectuelle et morale pour assurer la tenue des livres, la correspondance et la gestion de caisse. En 1970, la mixité de l'enseignement constitue selon Marianne Thivend « une véritable

étude de cas ». Et Bertrand Eygun évoque ce document de 1917 dans lequel le secrétaire de la Chambre de commerce disait tenir à ce que les jeunes filles formées à l'Institut reçoivent pour une même fonction le même traitement de salaire que les garçons. Précurseurs et visionnaires !

« L'ICOF a l'ambition de bien ouvrir les yeux, sans peur sur le monde actuel. pour ce faire, il est indispensable

de confronter divers points de vue, d'ouvrir l'école largement au monde économique et professionnel »

Savoir-être en entreprise et management

Les questions de jeunes étudiants de l'ICOF servent de fil rouge à chaque table ronde. La première est lancée par **Stéphane Longin** (directeur et rédacteur en chef de RCF Lyon). Le panel de départ est constitué de **Valérie Lorentz-Poinsot** (directrice générale déléguée des Laboratoires Boiron), **Chantal Plasse** (ancienne élève ICOF et dirigeante des établissements Plasse), **Nicole Bilodeau** (directrice générale de Mérici collégial privé, Québec), **Karim Mouhli** (formateur en management à l'ICOF en DCG et DSCG) et de **Michel Grac** (chef d'établissement de 1.400 élèves, Lycée Théas de Montauban).

« Quel est le critère le plus important à l'embauche : expérience, diplôme ou savoir-être ? »

Valérie Lorentz-Poinsot estime qu'il faut déjà savoir qui on est et ce qui nous fait vibrer. Le recrutement, selon elle, c'est choisir une personne ET une personnalité, tout en partageant les mêmes valeurs et la même envie de travailler ensemble. Il s'agit de bien mettre son expérience en valeur car, sans diplôme, on risque de ne pas arriver au stade de l'entretien, sachant aussi qu'on a peu de temps pour défendre ses chances et qu'il faut se faire confiance. Elle écoute beaucoup les candidats et observe leur posture qui

révèle la personne qu'ils sont : « Il y a 80% de non-verbal dans un entretien. J'observe la façon dont un candidat se tient sur un siège, son regard. Je l'imagine face à un client. »

Pour Nicole Bilodeau, le savoir-être est constitutif du vivre ensemble. À compétences égales, il fait la différence. Il faut qu'une alchimie naisse. Au Québec, dans la majorité des organisations, les candidats passent des tests psychométriques pour évaluer notamment leur leadership et leur capacité à collaborer.

Chantal Plasse est présente en dépit d'une période chargée pour son entreprise de salaisons – beaujolais nouveau

oblige en ce 3^{ème} jeudi de novembre. Elle explique que l'examen de la formation sur le CV est un critère primordial, de même que le parcours professionnel. Michel Grac, quant à lui, recrute à la fois des étudiants et des enseignants. Pour les premiers, il estime qu'il a un **« devoir de vérité »** si leur bagage académique n'est pas en adéquation avec les études visées. Pour les seconds, il évalue comment la personne va intégrer une équipe, qu'il s'agisse d'un jeune diplômé ou de quelqu'un venant du monde professionnel, avec un parcours riche d'expériences diverses.

Karim Mouhli, en tant que formateur, essaie de faire comprendre aux jeunes ce qu'attendent les entreprises, notamment en termes de comportement : *« le savoir-être n'est pas que la politesse ou une tenue vestimentaire adéquate. Coordination et esprit d'équipe sont fondamentaux pour des travaux en mode projet. Le savoir-être se travaille toute la vie. »*

« Est-ce qu'un organisme de formation doit avoir les mêmes exigences que les futurs employeurs ? »

Pour Michel Grac, l'arrivée dans une entreprise se prépare car elle implique une vie différente. En formation, les élèves



Le palais de la Bourse était plein pour assister à des échanges passionnants.



Des tables rondes en présence d'invités en prise directe avec l'entreprise et le monde éducatif.

sont là pour apprendre et se construire. Ils doivent ensuite articuler leur travail avec celui des autres. Or, la construction n'est pas la résultante d'une liste de valeurs testées face au marché. C'est la qualité de la personne qui prime, c'est ce qu'il retient des valeurs mériciennes. Le type de relation que l'on établit avec une équipe induit les relations de l'équipe envers soi-même et les valeurs sont portées par des personnes. Il ajoute que, selon lui, la construction des individus se fait par les rencontres. Karim Mouhli raconte que si certains élèves affirment avoir une attitude différente en entreprise, il existe un certain nombre de valeurs à respecter pour pouvoir travailler efficacement en groupe, telles que le savoir-faire relationnel, la capacité d'écoute et l'acceptation de la critique.

Dans son établissement, Nicole Bilodeau met l'accent sur l'éducation en plus de la formation. Si le management basé sur le savoir-faire à court terme existe encore - avec une vision axée sur des résultats servant des intérêts personnels - elle sent une nouvelle tendance pour le "management éclairé". Comme responsable pédagogique, elle s'en réjouit. « *Un management conjuguant la tête, le cœur et les tripes, un management sage*

au service du bien commun qui est construit sur les forces de chacun dans l'organisation » est motivant selon elle, dans la mesure où la haute direction souscrit elle-même à ces mêmes valeurs et à la façon dont elles sont mises en œuvre.

Ancienne bachelière de l'ICOF, Chantal Plasse estime que la rigueur de l'enseignement va de pair avec l'autodiscipline. Des jeunes ayant reçu la meilleure éducation doivent se construire avant d'affronter le monde de l'entreprise qui peut être très intimidant. S'adresser à des personnes individuelles au sein d'un collectif, c'est le lot quotidien du management. « *Je me suis enrichie des valeurs de l'ICOF. Je privilégie un discours direct, je me repose aussi sur mes managers intermédiaires pour qu'ils puissent apporter leur touche personnelle à l'édifice. J'apprécie beaucoup la vertu de la communication prônée par l'ICOF parce que je venais d'un établissement beaucoup plus dirigiste. J'ai appris à bien encadrer en laissant une part de liberté à l'individu, ce que j'ai aussi retenu en passant dix ans aux États-Unis* » raconte-t-elle.

Considérer la transversalité des tâches dans l'entreprise est important pour

« LE SAVOIR-ÊTRE N'EST PAS QUE LA POLITESSE OU UNE TENUE VESTIMENTAIRE ADÉQUATE. COORDINATION ET ESPRIT D'ÉQUIPE SONT FONDAMENTAUX POUR DES TRAVAUX EN MODE PROJET. LE SAVOIR-ÊTRE SE TRAVAILLE TOUTE LA VIE. »

Valérie Lorentz-Poinsot. Les managers doivent provoquer leurs équipes. Quand elle-même constitue une équipe, elle fait attention à ne pas prendre de clones : « *le monde évolue et l'entreprise doit se servir de plus en plus de compétences diversifiées. Les nouveaux embauchés ont un devoir d'impertinence, ne pas hésiter à dire ce qu'ils pensent et ressentent, et ce qu'ils voient* ». C'est pour cela que la porte des managers se doit d'être toujours ouverte et l'entreprise organisée en ce sens. Auteure du livre *Wonder Women*, dites oui à vos pouvoirs, elle estime que les femmes ne sont pas toutes logées à la même enseigne. En termes d'exigences : « *pour un poste donné, une femme voudra être parfaite et maîtriser les 10 critères demandés avant de*

postuler. Un homme sera moins exigeant et se contentera par exemple de 4 pour postuler ».

« Comment manager et se projeter sur un marché du travail en pleine mutation ? »

La mobilité des jeunes est au cœur d'une nouvelle donne qui se dessine pour Chantal Plasse : « *l'entreprise n'attache plus les gens une vie entière même si la stabilité favorise la cohérence. À l'opposé, il ne faut pas avoir un trop gros turnover de personnel qui fragilise les équipes* ». Valérie Lorentz-Poinsot

Former à l'entrepreneuriat

Devenir entrepreneur ou manager, est-ce que cela s'apprend ? Des éléments de réponses seront fournis avec le second panel constitué d'**Agathe Corgié-Treseler** (conseillère régionale de l'Ordre des Experts comptables Rhône-Alpes), **Pascal Reber** (président d'EPA - Entreprendre pour Apprendre), **Michel Coster** (professeur en entrepreneuriat et directeur de l'incubateur de l'EM Lyon) et de **Bernard Guillot** (professeur agrégé BTS ICOF).

« Former à l'entrepreneuriat : est-ce possible ? »

estime quant à elle qu'il faut partager un projet d'entreprise, emmener les gens dans une aventure et la cultiver chaque jour. « *Dans notre entreprise, nous avons envie de changer le monde grâce à l'homéopathie. Vouloir aider des personnes dans le monde est une source de motivation pour nos collaborateurs. Donner du sens, c'est ce qui fait qu'un collaborateur a envie de rester, au-delà du salaire.* » Elle les incite aussi à changer de poste, par exemple à passer du terrain au siège, à quitter la France pour le

Canada. « *Les jeunes ne se projettent par forcément sur le long terme car ils savent qu'ils ne resteront pas toute leur vie dans une entreprise* » renchérit Karim Mouhli. « *Nous essayons donc de leur offrir une capacité d'adaptabilité dans une économie mondialisée. Nous leur apprenons à rester ouverts, à acquérir la capacité de changer, à se projeter de façon raisonnée* ».

Les techniques peuvent s'apprendre. On peut monter un business plan, trouver des financements. Mais beaucoup de choses s'apprennent sur le terrain, selon Michel Coster. Il utilise une métaphore : « *Si vous dites aimer la montagne, tentez d'escalader le Mont-Blanc pour voir si votre passion est réelle.* » Il en va de même pour l'entrepreneuriat : il faut tester pour voir si ça plaît, participer à des rencontres pour échanger avec des entrepreneurs et, pour ceux qui veulent pousser l'expérience plus loin dans une école, se faire accompagner pour grandir à travers un projet grâce à l'apprentissage par l'action ("action

learning") plutôt que par la théorie. On assiste à une révolution de l'entrepreneuriat dans l'enseignement supérieur. Le Pôle entrepreneurial étudiant INELSE a permis à terme de sensibiliser 15.000 étudiants à l'entrepreneuriat. "Campus création" à Lyon organise des concours d'entreprises qui débouchent souvent sur des créations, « *un fait assez unique en France* pour Michel Coster. Il ajoute : *ces initiatives ne sont pas le seul fait des enseignements en droit-éco-gestion traditionnels, car l'innovation est d'abord centrée sur l'humain et sur des situations à améliorer et les LSH (lettres et*

sciences humaines) sont certainement mieux affûtées pour penser le monde de demain. »

Un exemple concret avec Pascal Reber qui met en place dès la classe de 3^{ème} des mini-entreprises : « plus on est jeune, plus on est innovant, moins on est inhibé par les gens qui brandissent tel ou tel interdit. Aux États-Unis, l'apprentissage se fait très tôt, mais la France n'est pas en reste. On fait aussi découvrir à des enfants de CM2 leur environnement socio-économique proche. Ils inventent des petites entreprises qui font défaut localement à leurs yeux. Cependant, les enfants ne sont pas de simples conteurs à savoir. L'entrepreneuriat permet à tout le monde de trouver sa place et de développer une personnalité. »

Agathe Corgié-Treseler remarque que les jeunes en apprentissage font parfaitement la différence entre la théorie et la pratique, en comparaison avec un Bac+5 dont les préoccupations sont beaucoup plus théoriques. Elle explique que les Bac + 3 nouveaux entrants vivent l'entreprise de l'intérieur via le "serious game". « On voit leur épanouissement, leur capacité d'engagement. Cela réconcilie – au sens de "rapprocher" - les professionnels, les étudiants et les enseignants. » Bernard Guillot défend

l'enseignement technique par rapport à la filière générale, moins en prise selon lui avec le monde très concret de l'entreprise. L'économie et l'entreprise ne sont que des enseignements d'exploration dans le cycle général. « En tant que professeurs à l'ICOF, nous initions les élèves à leur environnement, à la macro-économie, au rôle de l'entreprise, de l'état. »

« Tout le monde n'est pas fait pour devenir entrepreneur. Une formation devrait-elle être obligatoire ? »

Sur ce sujet, Agathe Corgié-Treseler cite son propre exemple : elle a commencé son parcours par des études scientifiques, puis s'est orientée vers la comptabilité et l'humanitaire. Elle s'est relevée d'un échec puis s'est décidée à accompagner les gens dans la finance. Elle se trouve maintenant à la tête de son propre cabinet d'experts-comptables. Son fil rouge a été la liberté de choisir. « J'ai baigné dans ce monde avec un père dans le bâtiment, une mère artiste et une sœur dans le commerce. L'enseignement doit servir à apporter des lumières. Selon moi, il faut rapprocher l'enseignement et le milieu professionnel au plus tôt. » Elle complète sa réponse sur un constat : seulement 20% de femmes font la

démarche de s'installer alors qu'elles représentent 50% des diplômés. « Il faut être bon dans son métier, en finance, en commerce, en digital. Cela fait beaucoup de casquettes à porter et trop de femmes se limitent par crainte de ne pas être compétentes sur tous les fronts. Les gens qui ont reconnu leurs qualités, leurs carences et qui savent s'entourer font de bons entrepreneurs. »

Le mot "entrepreneur" englobe un certain nombre de qualités nécessaires pour développer des entreprises et innover selon Michel Coster. La culture de l'entreprise doit fondamentalement changer dans les années qui viennent. « Des grands groupes du CAC 40 me demandent de plus en plus d'insuffler l'esprit startup", c'est-à-dire d'explorer de nouveaux territoires pour découvrir de futurs relais de croissance, mais cela suppose de changer de modèle managérial. Des membres de Codir s'embarquent dans des start-ups pour comprendre cela et ensuite montrer l'exemple à leurs salariés. Il ne s'agit pas seulement d'inventer de nouveaux produits, mais aussi d'inventer de nouveaux process pour améliorer les structures de groupes, chercher de la valeur à tous les niveaux de l'entreprise et au final susciter de nouveaux comportements. »

**« BEAUCOUP DE CHOSES
S'APPRENNENT SUR LE
TERRAIN. SI VOUS DITES AIMER
LA MONTAGNE, TENTEZ
D'ESCALADER LE MONT-BLANC
POUR VOIR SI VOTRE PASSION
EST RÉELLE. »**

Il ajoute que la qualité première d'un entrepreneur est de donner du sens à des choses. Il remarque que certains jeunes ont une grande capacité à conceptualiser, à imaginer des solutions adaptées à un marché donné. « Un entrepreneur est un assembleur, un synthétiseur capable de structurer des choses implicites et de rassembler les équipes par le charisme de leur vision. L'entrepreneuriat est aussi un révélateur de talents parfois insoupçonnés. Le cheminement peut être plus long que prévu pour certains et le job des enseignants consiste à les aider à réaliser leur potentiel sans se laisser impressionner par le dictat de l'apparence. »

« Il ne faut pas mythifier certaines personnalités riches et célèbres » se défend Bernard Guillot. « Notre institution forme des jeunes pour qu'ils puissent s'insérer dans la vie active et s'intégrer



Le centenaire a reçu la bénédiction de Sa sainteté le Pape François. Un témoignage qui figure en bonne place devant le bureau du directeur Bertrand Eygun.

dans un collectif de travail, même comme subordonné. Pour l'heure, le management est encore très hiérarchisé. Pour nous, la réussite ne passe pas par un empilement de savoirs. » Mais alors, comment motiver les jeunes pour qu'ils soient capables de développer des aptitudes particulières ? Mener un projet est plus motivant que de rester derrière un bureau. Cela permet aussi de raccrocher ceux qui sont en situation de décrochage. Ce qui importe à Pascal Reber à travers son association, c'est que les jeunes comprennent qu'ils sont capables de faire beaucoup plus que ce qu'ils imaginent.

« IL FAUT OBTENIR DES COLLABORATEURS QU'ILS DEVIENNENT DES CONSOMMATEURS DE FORMATIONS, QU'ILS TROUVENT UN INTÉRÊT INDIVIDUEL À SE FORMER »

« Avec une formation technologique, peut-on créer sa propre entreprise ? »

Pour Bernard Guillot, il n'existe pas de profil-type de l'entrepreneur. Beaucoup de personnes créent leur entreprise par nécessité, pour trouver une solution au chômage. Les jeunes issus de la filière technologique lui semblent mieux armés grâce à de solides bases. Mais Pascal Reber estime qu'en France l'image de l'entrepreneur n'est pas assez dynamisée. Michel Coster complète ces jugements en rappelant qu'énormément d'entrepreneurs sont des autodidactes. Il est vrai cependant que l'entrepreneuriat innovant se complexifie et fait appel à des équipes hautement qualifiées et complémentaires, nées avec le digital. Cela induit des modèles de financement pointus poussant les entrepreneurs à intégrer des écosystèmes spécifiques.



Chantal Plasse, des établissements Plasse, ancienne bachelière de l'ICOF.

« J'ai été convié à participer à une table ronde suite à une discussion avec le directeur Eygun et Juliette Piquet-Gauthier, qui souhaitaient avoir un représentant du centre de formation pour composer avec toutes les branches de l'ICOF. Le centenaire a été vraiment marquant. On a vu le soutien des étudiants qui se sont investis. On a senti une réelle ferveur. Françoise Missir m'avait renseigné à mon arrivée mais j'ai pu me familiariser avec l'histoire seulement plus tard. J'ai pu constater que l'école était vraiment ancrée dans le paysage local. »
Karim Mouhli (formateur)

Adapter la formation aux nouveaux métiers

Résolument axée vers le futur, la 3^{ème} table ronde est constituée d'un panel comprenant **Tiphaine Accary Barbier** (professeur BTS informatique ICOF et formatrice académique), **Catherine Papin** (déléguée Griffith College, Dublin), **Olivier de La Clergerie** (directeur général du groupe LDLC), **Jean-Paul Genoux** (directeur Général Dima Software) et **Pascal Guillemin** (directeur des Ressources Humaines du groupe CEGID).

« Comment adapter les formations à des métiers pour le moment inexistants et inconnus ? »

Tiphaine Accary-Barbier fait un bref état des lieux : « En 2004, près d'une dizaine de métiers liés au numérique tels que manager de réseau social, référenceur web, journaliste en ligne, développeur d'applications mobiles n'existaient pas encore ». Elle poursuit en indiquant que d'ici 2030, 60% des métiers sont à inventer, dans de nombreux domaines : imprimeur 3D, contrôleur aérien de drones, architecte en réalité augmentée, gestionnaire d'identité numérique, la liste est longue. Cela implique de repenser les modèles de formation et produire des cycles courts très ciblés

pour acquérir de nouvelles compétences universelles axées notamment autour de la communication, du savoir-transmettre, de la collaboration et de la coopération, de l'esprit entrepreneurial, de la résolution de problèmes, pour n'en citer que quelques-unes. En parallèle, l'école doit donc faire sa mutation pour rester en lien avec la société : développement de pédagogie de différenciation, de partenariat avec des entreprises, des usages numériques (ce sont les jeunes qui devront "mentorer" les seniors !), éducation aux médias et au traitement de l'information seront autant de leviers à activer. Le développement de supports auto-apprenants tels que les MOOC est un axe suivi par l'ICOF. « L'enseignant n'est plus la seule source de savoir, mais il se doit de guider. »

Comment le DRH Pascal Guillemin se prépare-t-il au recrutement de demain ? Pour lui, il s'agit d'identifier des capacités techniques et des capacités à apprendre. Il doit trouver des personnalités et des profils sensibles aux "soft skills" (les qualités humaines que le manager doit identifier et valoriser chez ses collaborateurs) et ajoute que beaucoup de collaborateurs s'autoforment au numérique. L'enjeu consiste à découvrir de

CE QU'IL FAUT RETENIR

Parfois décriée, choisie par défaut, et surtout méconnue, la filière de l'enseignement technologique change de visage au 21^{ème} siècle pour devenir une alternative à des études longues, qui mènent souvent à des impasses. Les cursus proposés par l'ICOF forment des jeunes à devenir de futurs cadres, des entrepreneurs, tout en s'adaptant aux "Métiers 3.0", à travers un accompagnement humain et spirituel qui met l'accent, entre autres, sur la formation et le savoir-être en entreprise.

et Lyon est richement doté de laboratoires de qualité. J'embarque mes chefs produits pour les obliger à lever la tête de leur quotidien pour ne pas passer à côté de technologies intéressantes telles que l'internet des objets » renchérit Jean-Paul Genoux. Catherine Papin tempère ces propos en racontant qu'elle est frappée par l'angoisse des post-bac : « beaucoup ne savent pas où aller, ni comment y aller ou se former. C'est pour cela qu'il faut leur ouvrir l'esprit très tôt pour les aider plus tard dans leur choix en évitant de leur faire subir une pression exagérée. »

« Quelles formations pour les enseignants afin qu'ils soient acteurs de ces changements ? »

Être attentif aux mutations en cours permet aux formateurs d'adapter leurs propres formations. Pour Tiphaine Accary-Barbier, les enseignants font cela par nature, tels des explorateurs dans la jungle. « Les formateurs expliquent aux enseignants que leurs rôles évoluent, qu'ils ne sont plus les seuls à dispenser du savoir. Ils deviennent des facilitateurs, des animateurs. Des tables rondes et des projets sont autant de démarches initiées par l'ICOF qui sont en prise directe avec le monde de l'entreprise. Dans un monde idéal, il faudrait faire

venir des intervenants différents dans chaque discipline une fois par semaine » lance-t-elle en guise de boutade.

Pour Olivier de La Clergerie, le formateur doit susciter l'adhésion à un programme, être attentif aux éléments de langage, à la façon de transmettre, au collaboratif. L'équipe est aussi la garante de la qualité de la transmission. Selon lui, il n'y a pas de différence d'objectifs entre l'éducation et l'entreprise : il faut former des personnes pour qu'elles puissent s'épanouir dans leur activité. Dès la rentrée 2017, il intègre le campus de l'école LDLC dans les locaux de l'entreprise. « C'est comme cela que se créeront des vocations dans le numérique. »

Pour confirmer cette nécessité de décloisonnement, Jean-Paul Genoux préconise un échange de bons procédés : du personnel pourrait être détaché afin de dispenser des cours en BTS et inversement, une classe pourrait venir le temps d'une matinée observer diverses fonctions de l'entreprise. Ce type de démarche n'est pas assez fréquent. Lui-même se souvient de la rencontre avec un entrepreneur dans son IUT de gestion, quelqu'un qui venait de la "vraie vie" !

« Les formations technologiques et professionnelles sont-elles en adéquation avec les besoins des nouveaux métiers ? »

Tiphaine Accary-Barbier estime qu'on ne saura que dans 15 ans si les besoins ont été satisfaits. Olivier de La Clergerie mise pour sa part sur la détection de volontés entrepreneuriales parfois insoupçonnées par une méthode qui ressemble beaucoup à un processus d'embauche en entreprise : « il ne s'agit pas de repérer des compétences préétablies, mais un état d'esprit. » Jean-Paul Genoux mise sur l'alternance et le contrat de professionnalisation : 20% des effectifs de sa société ! La France est à la traîne sur ce type de contrats-là regrette-t-il : 600.000 chez nous, plus du double en Allemagne pour une raison de coûts et de problèmes administratifs. Peut-être faudrait-il que nous arrêtions de nous focaliser sur le diplôme et encourager les entreprises à embaucher les jeunes à l'issue de leur séjour chez elles ? Ce que confirme Pascal Guillemin : « on recherche des capacités à faire. Le diplôme n'est pas une fin en soi, seulement le début de quelque chose. »

LE CENTENAIRE M'A FAIT UN BIEN FOU

Nathalie Mathis a participé à la journée des Cent Ans. Nous l'avons interviewée à la suite des célébrations du Centenaire

Dans quelles circonstances êtes-vous arrivée à l'ICOF ?

L'ICOF n'a pas été un premier choix à l'issue d'un bac littéraire au lycée saint Just en juin 1988. J'aurais préféré aller à l'université pour devenir psychologue. Comme ce type d'études était un peu long, je me suis réorientée avec l'aide de mes parents vers un établissement qui me permettrait d'obtenir un diplôme me permettant d'entrer plus rapidement dans la vie active. Plusieurs amis m'avaient parlé de la bonne réputation de l'ICOF, de l'enseignement catholique, de ses valeurs et de ses principes. Beaucoup étaient sortis de l'enseignement général dans lequel ils se sentaient un peu à l'étroit et pas forcément valorisés, tant au lycée qu'en BTS. Tout cela était rassurant pour moi-même et mon environnement familial. Il y avait aussi de bons retours sur les taux de réussite, un contexte sérieux donc. J'ai opté pour un BTS secrétariat de direction, avec des langues étrangères. J'ai apprécié l'approche moins scolaire de l'enseignement technique. Il y avait un encadrement de proximité des élèves et des étudiants. La fac semblait très impersonnelle en comparaison.

Des souvenirs de profs ou de personnalités marquantes ?

J'ai deux souvenirs rétrospectivement à la fois marquants et durs. La prof de sténo-dactylo, Gabrièle DeFelix, était extraordinaire. On se serait cru dans un film des années 50 : elle était sur son estrade et donnait le « top départ » des textes que l'on devait prendre en sténo ou dactylo. Nous étions toutes alignées en rangs d'oignons, c'était très amusant. On quittait les machines mécaniques pour aller vers l'électrique et l'ordinateur. Aujourd'hui,

j'en souris mais à l'époque, elle était extrêmement sévère. Je me suis toujours inspirée de son niveau d'exigence même dans mon job actuel d'attachée de direction. Toujours le souci de bien faire. Elle était cependant pédagogue et ne criait jamais malgré un abord plutôt froid. Je pense à elle encore très souvent. Je me souviens également de Michèle Karcher, dont les cours très longs – des matinées ou après-midis entières constituaient l'essentiel du cursus. Elle m'a souvent recadrée car j'étais assez rêveuse. Elle était aussi très exigeante, mais elle savait nous parler et ce n'était pas évident de dialoguer avec toute une classe de filles de 18 ans dont quelques chipies. Le lieu était apaisant, dans lequel il faisait bon apprendre. Nous étions « cocoonés » mais pas surprotégées, exactement ce qu'il fallait pour des jeunes filles de bonne famille. C'est l'ambiance générale qui m'a marquée, plus qu'un souvenir. Le lieu était très serein, un lieu de travail.

Et maintenant, que retirez-vous de votre passage à l'ICOF ?

Je retiens une philosophie de vie professionnelle. Je m'astreins à maintenir un niveau d'exigence quotidien. Ma hiérarchie me le reproche parfois ! Dans des postes antérieurs, j'ai recruté des personnes de l'ICOF, c'était mon premier vivier de recrutement. Je savais que j'allais trouver des professionnelles. Le métier d'assistante est très individualiste. Nous avons appris à travailler avec les autres et d'en retirer du bénéfice, de l'enrichissement. Lors du centenaire, j'ai retrouvé la même sérénité en remontant le chemin d'accès. C'était comme aller dans un monastère pour méditer. En période de stress au travail, je repense à ce petit chemin. Cela m'aide à prendre du recul.

Avez-vous gardé des amis, des contacts avec des profs ?

À l'occasion du Centenaire, je me suis dit qu'il serait bon de dynamiser le réseau d'anciens et de capitaliser dessus. J'ai retrouvé des camarades de l'époque

à l'initiative de Michèle Karcher qui nous avaient invités dans le cadre d'un témoignage. Cela m'a fait un bien fou et j'ai passé une après-midi extraordinaire. Les liens s'étaient distendus et ont été retissés à cette occasion. Nous échangeons désormais sur Facebook ou Whatsapp.

Constatez-vous une réputation, une « marque » ICOF ?

L'ICOF pour moi, c'était la garantie de disposer d'une vraie assistante opérationnelle tout de suite, que nous parlerions des mêmes choses, que nous nous comprendrions. C'est une « marque » mais aussi un vocabulaire inconscient, une façon de préparer les élèves. On se retrouve spontanément sur certaines méthodes de travail basées sur l'efficacité. Je sais comment se passe la formation et ce que je peux attendre de la personne. Le métier évolue sans arrêt, les dirigeants et les managers auront toujours besoin d'assistantes pour se consacrer pleinement à la conduite de projet.

Nathalie est attachée de direction, responsable du secrétariat de la Direction Régionale (Urssaf Rhône-Alpes)

CENT ANS P.113

L'ICOF MAINTENANT ET DEMAIN

Les formations

Le CDI, un creuset d'initiatives

Existe-t-il une « marque ICOF » ?

Les Mini-entreprises

LE MOT DE LA RESPONSABLE FORMATION

JULIETTE PIQUET-GAUTHIER

Dans quelles circonstances êtes-vous arrivée à l'ICOF ?

Je viens du contrôle de gestion. J'ai arrêté de travailler pendant 6 ans, j'ai eu 4 enfants. Ne souhaitant pas revenir vers l'entreprise, j'ai écrit à la Direction de l'Enseignement Catholique (DEC). J'ai été 5 mois secrétaire en prépa CEP chez les Chartreux, puis l'ICOF m'a proposé un poste à mi-temps : la relation école-entreprise. Françoise Missir m'a accueillie le 3 octobre 2011. La dimension de formation DCG en apprentissage m'intéressait car elle se rapprochait de mon parcours antérieur en entreprise.

Quels aspects de la formation avez-vous découverts ?

La relation avec l'entreprise vécue de l'extérieur, du point de vue de la formation pédagogique, a été une découverte, et aussi de travailler avec 15 jeunes apprentis. En plus, à l'époque, j'étais isolée dans le chalet, un bâtiment à l'extérieur de l'établissement. J'ai été formée en urgence par Françoise Missir car la rentrée avait déjà eu lieu. J'ai travaillé avec le CFA CREAP (Centre Régional Rhône-Alpes d'Apprentissage, hors les murs) et Corinne Barres, qui m'a beaucoup aidée pour la prise de poste. J'ai aussi pris en charge les formateurs et les visites d'entreprises.

Comment s'est passé votre...

« apprentissage » ?

J'étais un peu intimidée au début face à ces jeunes de 20 ans. J'ai eu à les apprivoiser. Je me suis intéressée à eux en leur rendant visite dans leurs entreprises, en créant un lien de pédagogue – pas de copain – sachant que je n'ai pas de matière à enseigner. Les jeunes ont besoin d'un cadre, d'un calendrier des cours, d'un emploi du temps, bref, de savoir où ils vont, de savoir où sont les profs, d'être écoutés.

Avec les formateurs, c'est pareil : j'ai dû me renseigner sur leur mode de fonctionnement antérieur et leurs attendus. Ce que j'ai apprécié dans l'équipe des formateurs DCG, c'est qu'ils avaient vraiment la volonté de faire perdurer cette jeune formation (qui existait depuis 2 ans). Un des formateurs, Karim Mouhli, a pris les choses en main : il s'est occupé de recrutements et de contacter des entreprises pendant l'été. Heureusement, nous avons des cabinets et des partenaires fidèles auxquels j'ai envoyé des candidatures à la fin des contrats d'apprentissage. Il y a un peu d'apprentissage en DCG sur Lyon et nous représentons donc une belle ressource.

Et du point de vue organisationnel ?

J'ai appris le rythme de la collecte de la taxe d'apprentissage, le passage des audits d'apprentis, les visites d'entreprises. L'organisation était déjà en place et j'ai pu m'appuyer sur le CFA (Centre de Formation des Apprentis). Au fil des ans, j'ai navigué dans 5 locaux différents avant de me poser dans le bâtiment principal, juste avant l'arrivée de monsieur Eygun en 2012. Il a aussi fait aménager de petits bureaux individuels en libre accès pour les professeurs.

Quelles sont les interactions entre les étudiants ?

J'ai essayé de regrouper les DCG (Bac+3 en alternance) dans le lycée. On fait un repas partagé, la sainte Angèle, il y a la pastorale pour créer du lien et les inclure dans la vie scolaire. On fait aussi une demi-journée d'intégration, conjointement avec les BTS. Nous organisons des jeux participatifs, une sortie conviviale en milieu d'année et un repas de fin d'année, une remise des diplômes en novembre... On ne s'ennuie vraiment pas ! À cette occasion, nous faisons appel aux anciens de DCG pour qu'ils apportent leurs témoignages. Ce qui est fantastique, c'est quand des anciens de l'ICOF deviennent eux-mêmes tuteurs en entreprise – maîtres d'apprentissage – de nos étudiants.

Pourquoi opter pour des études longues ?

J'ai souvent croisé des lycéens qui nous ont dit avoir eu leur bac grâce à l'ICOF, mais

également des gens plus âgés. Ces derniers ont retrouvé confiance en eux. Une de mes amies a eu son bac et nous envoie sa fille en première après une expérience ratée en ES dans l'enseignement général ! De génération en génération, on revient à l'ICOF ! On les accompagne au bac certes, mais en élargissant la palette d'études ensuite. Certains n'y viennent peut-être pas par choix au départ, mais savent rétrospectivement pourquoi ils sont passés par chez nous. Par ailleurs, certains formateurs ont aussi été « touchés » par l'ICOF, la bienveillance et le mode de fonctionnement, et y ont trouvé une foi, une dimension humaine et un accueil. Plusieurs formateurs que j'ai recrutés m'ont dit avoir été marqués par cela. Cela me fait très plaisir, ne retrouve pas cette ambiance ailleurs.

Un mot pour conclure ?

Nous sommes des spécialistes en enseignement technologique et, à ce titre, tournés vers le monde de l'entreprise et reconnus comme tels par les professionnels. Dijonnaise d'origine, je suis arrivée à Lyon en 1983. J'avais des amies qui étaient passées par l'ICOF mais ne connaissais pas bien l'établissement. Après 7 ans, on pense qu'on peut être fiers de travailler pour le technologique : nous avons un nombre de projets incroyables (forums solidaires, mini-entreprises, tables rondes...), les équipes sont dynamiques. C'est une grande chance pour les jeunes ! Et une réputation à entretenir.



P.118 CENT ANS

LA PAROLE AUX MAÎTRES D'APPRENTISSAGE

1) RÉGINE BONNIER, RESPONSABLE ADMINISTRATIVE DU CABINET AUDITEC

Pouvez-vous nous parler de votre service ?

Le service est composé de sept personnes très soudées, dont un expert-comptable, une secrétaire et des assistantes. Nous avons besoin des apprentis pour soulager la charge de travail de l'équipe. Par la suite, s'ils conviennent, il arrive que nous en embauchions dans le cadre de notre croissance. Nous prenons un apprenti à la fois, tous les deux ans. Nous en prenons depuis 12 ou 13 ans.

Qu'est-ce qui est attendu des apprentis ?

Il faut qu'ils aient envie d'apprendre. Bien sûr, ils sont accompagnés durant leur apprentissage, on ne les laisse pas tout seuls devant un dossier. On essaie de leur transmettre un maximum de choses, tout en attendant en retour une attitude professionnelle. C'est aussi une façon pour l'apprenti de se tester sur le métier, de décider si c'est vraiment sa voie ou s'il veut faire autre chose. Nous avons ainsi rappelé une ancienne apprentie partie vivre d'autres aventures il y a deux ans. Un autre a préféré partir, il n'avait pas la motivation adéquate.

Comment se passe la recherche d'apprentis ?

Le cabinet appelle tout simplement l'ICOF et consulte leurs dossiers scolaires en février-mars afin de sélectionner le candidat vers mai-juin pour la rentrée à venir. On essaie aussi de choisir un apprenti qui n'habite pas trop loin de chez nous afin qu'il ne perde pas de temps dans les transports.

Comment se déroule l'apprentissage ?

Il n'y a pas de programme préétabli. On

essaie de couvrir un maximum de sujets sur les deux ans. Du B-A-BA de la saisie, jusqu'à la liasse fiscale, mais cela dépend aussi de l'envie d'apprendre du jeune et de sa capacité à travailler en équipe. L'apprenti est traité comme n'importe quel salarié. Il a des tâches à faire, on le forme. Il n'y a pas vraiment de protocole, ni de procédures d'apprentissage. On ne les "exploite" pas non plus, surtout qu'ils ont beaucoup de travail personnel en plus le soir ! Cependant, on vérifie bien sûr que le travail soit bien fait car il y a quand même une notion de rentabilité pour le cabinet.

Je pense que l'apprenti apprend plus de choses que dans une grosse entreprise, où il risque d'être cantonné à un service, à une tâche, par exemple faire de la relance dans le service clients. Dans une PME dotée d'un comptable, il va pouvoir s'ouvrir à plus de sujets car les tâches seront plus diversifiées et tout sera traité dans le même service. Je pense que la meilleure forme d'apprentissage passe par un cabinet car on touche beaucoup à la fiscalité, ou dans une entreprise de taille moyenne (20-50 salariés).

Pourquoi l'ICOF ?

L'établissement est sérieux. Je suis moi-même passée par l'ICOF. Au départ, nous ne pratiquions pas du tout l'apprentissage. Nous ne savions pas que l'ICOF proposait ce type de formation. Notre première apprentie ICOF – originaire des monts du Lyonnais non loin de chez nous – a sonné à notre porte et cela s'est bien passé. Nous avons donc poursuivi la démarche, d'autant que notre expert-comptable est aussi originaire de l'ICOF et en garde un bon souvenir, et que beaucoup d'élèves viennent de l'ouest lyonnais.

Avez-vous gardé des amis de votre passage à l'ICOF ou des contacts avec des apprentis ?

J'ai passé un bac G2 à l'ICOF en 1989 après avoir intégré cette institution en seconde¹⁸. Cette année-là, je me souviens que c'était très sympa d'aller en cours de physique

au lycée saint Marc car nous avions peu d'occasions de sortie. C'était une vraie expédition. Mes deux sœurs également sont passées par l'ICOF. Pour moi, la compta était une vraie envie, un choix personnel, plus que simplement suivre l'exemple de mes sœurs. Je n'ai jamais regretté ce choix, qui n'était pas une démarche par défaut. J'ai poursuivi par un BTS en comptabilité chez les Chartreux car j'ai eu envie de voir d'autres horizons, tout en ayant gardé un très bon souvenir. J'ai ensuite trouvé du travail assez facilement. Certaines amies ont trouvé du travail grâce au réseau ICOF, par des personnes employées dans de grosses entreprises qui sont déjà passées par cette institution et qui ont fait rentrer des copines.

¹⁸ La seconde existait encore à cette date mais vivait ses derniers instants. Elle a rouvert à la rentrée 2017. Seul l'enseignement de Science de la Vie et de la Terre est accueilli au collège Saint-Marc dans le parc.

2) SÉVERINE BIENFAIT, RESPONSABLE TRÉSORERIE ET COMPTABILITÉ FOURNISSEURS CHEZ ALDÈS

Pouvez-vous nous parler de votre service ? Il est composé de sept personnes. Qu'est- ce qui est attendu des apprentis ?

Nous traitons 5.000 factures par mois, 250 notes de frais et faisons du rapprochement bancaire pour environ 25 banques. Nous avons besoin d'aide pour réaliser toutes ces missions. C'est aussi dans la philosophie d'Aldes de former des gens, de les accompagner. Toutes les personnes de l'équipe y participent. Le service accueille deux apprentis tous les deux ans, depuis 2010. Pendant deux ans, l'apprenti fait ce qu'il veut et ce qu'il peut ! Son poste évolue à son rythme et sera ce qu'il en fera. Certains ont envie d'apprendre, d'évoluer, de voir plein de choses. Ils sont portés par tout le service pour se familiariser par exemple avec le rapprochement bancaire, les frais professionnels, etc. D'autres se contentent de faire de la saisie de factures. Un apprenti qui comprend un processus rapidement, nous l'alimentons, surtout pour pas qu'il s'ennuie. Dans le cas contraire, le service s'adapte pour répartir les différentes tâches. Le service est... au service des apprentis. Du moins, de ceux qui veulent apprendre car il y a énormément de sujets différents. L'apprenti peut être invité à participer aux clôtures de fins de mois – nous sortons un compte de résultats et un bilan tous les mois et se familiariser avec les différents logiciels : un outil de comptabilité, un outil d'automatisation des notes de frais et un logiciel de trésorerie. Il y a aussi le rapprochement bancaire, le pouvoir bancaire, le contrôle interne. Le champ de découverte est donc assez large, et l'apprenti a pleinement la possibilité de monter en compétences. Il doit aussi être capable d'une prise de recul et de comprendre des jugements différents des leurs.

Comment se passe la recherche d'apprentis ?

Je demande à l'ICOF de me présenter des dossiers. L'école fait une pré-sélection et me transmet des CV. Je fais passer des entretiens, les futurs apprentis sont également interviewés par le service RH exactement comme une embauche standard. Un contrat d'apprentissage, c'est comme un CDI ! Il faut que les deux parties s'entendent, sinon les deux années seront très compliquées. C'est pour cela aussi qu'il y a une période d'essai.

Comment se déroule l'apprentissage ?

En deux ans, les apprentis passent le DCG, un diplôme très exigeant. On présente la société, le service, le poste et ses évolutions de façon détaillée lors de l'entretien car il faut que cela plaise, libre à eux d'aller dans un cabinet d'expertise comptable dans le cas contraire. En cabinet, en période de clôture, tout le monde retrousse ses manches et on ne compte pas les heures supplémentaires. Notre mode de fonctionnement – celui de l'entreprise – est relativement souple et très réglementé. L'apprenti est à la pointeuse. Il peut se consacrer à ses travaux le soir. Un programme d'apprentissage est défini dès le départ : il y a un accueil, une formation de plusieurs semaines sur la compta fournisseurs, puis l'intégration au sein de l'équipe. Nous sommes très vigilants sur ce point : il est essentiel que l'apprenti s'intègre bien dans l'équipe car il faut une continuité de service. Le savoir-être est déterminant pour la bonne poursuite du parcours de l'apprenti. L'éducation joue un rôle extrêmement important : nous attendons une politesse irréprochable et le respect des autres. On poursuit avec la comptabilité bancaire. En seconde année, on diversifie pour qu'il puisse découvrir beaucoup de choses. Les apprentissages ne se traduisent pas par des embauches car les jeunes poursuivent généralement leurs études pour devenir

experts-comptables par exemple, poursuivre sur un mastère.

Pourquoi l'ICOF ?

L'établissement est réactif et sait s'adapter. Les dossiers présentés sont bons. Quand je pense "apprentissage", je pense ICOF. Ils font ce qui est attendu. La collaboration est très bonne. On essaie de faire en sorte que les apprentis se sentent bien chez nous et qu'ils ne s'ennuient pas. On fait preuve de patience avec ceux qui ont besoin de temps. Il n'y a pas de secret : quand l'apprenti a de bonnes notes à l'ICOF, il s'adapte très vite et s'éclate dans son apprentissage !

« L'enseignement est de qualité. Il s'est beaucoup diversifié depuis mon époque. Bertrand Eygun a dirigé le collège des Maristes d'où sont issus ma fille et mon fils. Il était déjà toujours à l'écoute, bienveillant et porteur de fortes valeurs. Il a su impulser une véritable culture moderne et dynamique. Je n'ai pas le même souvenir de mon époque en termes de management mais les temps ont évolué. On sent désormais une vraie volonté de développement de l'école, de partenariats avec les entreprises. Il y a des conférences auxquelles les élèves sont conviés. Je n'ai pas ressenti la même pression que dans d'autres écoles privées très axées sur la compétition. Ici, il y a des valeurs d'humanité, de tolérance, d'humilité, d'ouverture et d'exigence, c'est une école qui gagnerait à être plus connue même si la concurrence est rude. »
Laeticia Bancel

« Étant lyonnaise, j'avais toujours entendu parler de l'ICOF – une de mes amies y travaillait avant mon arrivée – mais c'est surtout le bouche à oreille qui fonctionne, peut-être plus que les journées portes ouvertes ou le site internet. La "marque ICOF" gagnerait à être plus reconnue. Cependant, les profs d'informatique sont très impliqués dans la présentation des formations, notamment en SIO dans les établissements qui ne proposent pas ce type de cursus. L'informatique est en train de devenir un véritable élément différenciateur. »

Marie-Thérèse Rossi

« "marque ICOF" c'est son nom même : « Innovation, Communication, Ouverture et Formation ! »

Un conseil aux futurs bacheliers ? Ne pas négliger les langues étrangères, oser entreprendre, ne pas se laisser perturber par les "on dit" et engranger les expériences qui s'offrent à eux. »

Antoine Couble

« La "marque ICOF" se traduit par un accompagnement très fort. À mes débuts, je n'intégrais pas forcément bien les principes mériciens même si je m'y reconnaissais. Ils restaient un peu théoriques. En fait, ils se vivent au quotidien. Les enseignants sont à l'écoute des jeunes – ça ne veut pas dire que tous sont exceptionnels – et prennent en compte leurs besoins, leurs difficultés éventuelles.

Lors de l'intégration des BTS et des DCG, nous leur avons proposé de trouver une devise pour leurs équipes, concevoir un blason... De belles choses sont remontées, en intégrant le SERVIAM. Le slogan « Servir pour réussir » par exemple. C'est assez révélateur de la "culture ICOF". »

Tiphaine Accary-Barbier

« Je ne me suis pas assez impliqué pour constater une "marque ICOF". Je pense que beaucoup de personnes ont bifurqué vers d'autres sphères après le bac et n'ont pas suivi l'orientation prédestinée que proposait l'école. Créer un club des anciens est une démarche louable et un très gros projet car tout est à faire. »

Sébastien Mazet

« Il y a une philosophie de l'approche du monde du travail, de la vie adulte. On apprend à être à leur proximité et à développer un cadre d'exigence de soi-même et du savoir-être. »

Jean-François Têtedoie

« De mon point de vue, ce qu'on recherche dans une école, c'est un bon taux de réussite, des classes à petits effectifs (une quinzaine de personnes), des profs à l'écoute, un suivi post-BTS. L'aspect financier est aussi important : l'ICOF n'est pas une école élitiste. »

Hajare Chaib

« Il y a un très grand esprit d'ouverture, dans les deux sens, c'est-à-dire l'école accueillante et curieuse par les visites qu'elle provoque (chefs d'entreprises, afterworks, etc.) et pour aller voir l'extérieur. L'esprit d'équipe et d'entraide ferait la différence dans une embauche. »

Anne-Cécile Paris

AVOIR LE BON SAVOIR-ÊTRE EST CAPITAL

Jérôme Brossat, Président d'Electrocalorique depuis 2011

Dans quelles circonstances êtes-vous arrivé à l'ICOF ?

« C'était en 1995. Je venais du lycée saint Charles de Serin. J'avais envie de m'orienter vers un Bac STT (Sciences et Technologies Tertiaires) devenu STG par la suite. Ayant entendu parler de l'ICOF par une ancienne voisine qui y avait fait ses études, j'ai intégré cet établissement en 1^{ère}. À l'époque, j'ai souvent eu droit à des réflexions de connaissances qui me taquinaient sur le fait que j'avais intégré un institut commercial féminin. De l'extérieur, c'était vu plutôt comme une punition. Or, nous avons tous trouvé notre voie par la suite. Après le bac obtenu en 1997, j'ai évolué vers un BTS Action Commerciale aux Chassagnes, puis fait l'IDRAC à Lyon. »

Vous souvenez-vous de certains profs, de personnalités marquantes ?

« Mlle Pacoret, notre prof de commerce, a marqué plusieurs amis de ma génération car elle a beaucoup œuvré pour notre réussite scolaire. L'image des bacs techniques n'était pas très bonne mais je n'ai pas ressenti de manques en termes d'outils et de moyens. Il y avait notamment des salles d'informatique bien équipées. »

Pouvez-vous partager avec nous un de vos meilleurs souvenirs ?

« Nous avons organisé le premier salon sur la sécurité routière, un événementiel que nous avons géré de A à Z en 1996 à l'ICOF. Dans le cadre de l'option d'action commerciale avec mademoiselle Pacoret, nous avons décidé d'organiser cela afin de sensibiliser les lycéens de la région

sur la sécurité routière. Nous avons fait la promotion de ce salon qui durait une journée entière, organisé des concours d'affiches pour inciter divers établissements à venir. Il a fallu trouver des sponsors, des intervenants extérieurs, etc. Cela reste assez mémorable pour tous ceux qui y ont participé à l'époque. Nous étions en première, et organiser quelque chose de bout en bout, c'était une sacrée expérience, menée au contact de professionnels. »

Et maintenant, que retirez-vous de votre passage à l'ICOF ?

« Je retiens une certaine forme de travail. J'ai appris à aimer ce que je faisais car j'étais dans un domaine qui me plaisait. L'ICOF apprend aussi un certain comportement. Il n'y a pas que le pur savoir qui soit important. Le fait de toucher à la pratique, d'être confronté à des études de cas apprend à avoir un comportement adapté en entreprise. Avoir le bon savoir-être est capital. »

Avez-vous gardé des amis, des contacts avec des profs ?

« Je n'ai pas gardé de contacts avec les encadrants ou les profs. J'ai rencontré mon épouse à l'ICOF et conservé des liens avec une vingtaine d'anciens. Autour de moi, il y a des chefs d'entreprise, des consultants senior, tous types de profils. J'en connais peu qui n'ont pas réussi leur carrière ou qui regrettent leur passage à l'ICOF. Je peux citer par exemple Grégoire Frécon (head of sales chez Jaeger LeCoultre), Jean-Michel Gabelotaud (responsable d'un réseau de concessionnaires Renault Trucks) ou encore Julien Burgaud (Le Monde des Drapeaux)... »

Avez-vous constaté une « réputation » ou une « marque » ICOF ?

« L'école gagnerait à être plus reconnue. Il n'y a pas beaucoup d'écoles techniques sur Lyon qui proposent des bacs techniques de qualité. Je peux citer de mémoire La Martinière Terreaux ou Carrel, qui étaient des références à mon époque. Mon conseil aux futurs bacheliers actuels ?

Ne pas s'arrêter au bac. Ce serait une facilité après avoir acquis quelques compétences en commerce et en gestion de penser pouvoir trouver un emploi. Le niveau bac n'est pas suffisant pour progresser ni s'éclater dans son travail. Il est préférable de continuer en école de commerce par exemple. »



LES MINI-ENTREPRISES

L'ICOF champion de la région Rhône-Alpes en 2017

Portrait de Mouhcine Bouyad, responsable informatique et co-pilote du projet GEOMINO de mini-entreprise ICOF.

Mouhcine vient du monde industriel. Il a travaillé comme itinérant sur toute la France. Arrivé à l'ICOF en juillet 2008, il est recruté par Françoise Missir comme responsable informatique à mi-temps – il travaille à l'époque dans un autre établissement à la Croix-Rousse – jusqu'en 2012. Il explique : « *La plupart des formations dispensées à l'ICOF utilisent l'informatique à 80%. Nous avons un parc de 300 postes. Je forme aussi les jeunes aux divers logiciels bureautiques, à la messagerie et à la plateforme de cours en ligne (e-learning). Titulaire d'un Bac STMG en informatique et gestion, j'ai toujours été intéressé par le monde de l'entreprise à travers l'expérience de mon père, entrepreneur en maçonnerie. Un collègue m'a incité à prendre part au projet de mini-entreprise. Je pense que j'ai un bon contact avec les élèves. Je suis devenu un des référents pour l'association EPA qui chapeaute le projet.* »

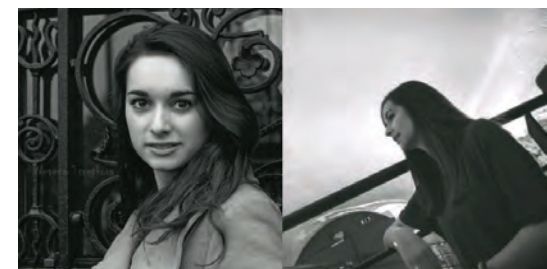
Portrait des co-dirigeantes de GEOMINO, Flavie Marquet et Laura Bonneton (BTS CG1).

Toutes les deux ont passé un bac ES, Flavie au lycée Ampère, Laura au lycée des Gratte-Ciel. Flavie a choisi l'ICOF spécifiquement à cause de la mini-entreprise. Elle savait qu'elle voulait faire des études de comptabilité et cette option lui paraissait vraiment différenciante des autres établissements qui préparent au BTS. Laura a croisé par hasard un professeur de l'ICOF au salon des métiers. Par la suite, elle est allée aux journées portes ouvertes et a pu discuter avec des profs. Elle aussi a compris que la mini-entreprise apportait un vrai "plus". « *Le bon contact avec les profs, l'ambiance générale, la vie étudiante à l'ICOF m'ont tout de suite plu* » avoue-t-elle. Flavie explique quant à elle avoir ressenti une certaine pression "d'absolument réussir" dans son ancien établissement et avoir eu envie de changer d'air.

Une décision formidable pour vivre une expérience hors-pair.



Mouhcine Bouyad (à droite). Un coach fier de son équipe.



Flavie Marquet (gauche) et Laura Bonneton, respectivement PDG et DG de la mini-entreprise Geomino

ON VIT LE PROJET TOUS ENSEMBLE

Mouhcine, pouvez-vous nous parler de la mini-entreprise ?

« Elle a débuté en 2012. J'y ai pris part lors de la 2^{ème} édition en 2013 par le biais de l'association EPA (Entreprendre Pour Apprendre) qui suscite le désir de l'expérience entrepreneuriale auprès des jeunes sur une durée de 9 mois, de septembre à mai. Le but : que les jeunes de 1^{ère} STMG et BTS 1^{ère} année se prennent en main, créent un produit ou un service qu'ils vendront à l'extérieur de l'établissement. J'ai participé avec les 1^{ère} STMG en 2013 et avec les 1^{ère} et les BTS en 2014. En 2015, j'ai géré 3 mini-entreprises en 1^{ère}, terminale et BTS. En 2014, nous avons gagné 5 prix au niveau régional. Il y a énormément de projets. En mai se déroule un championnat régional. Depuis 2014, nous avons gagné un prix à quasiment chaque édition. Lors de l'édition 2017 qui s'est déroulée à Grenoble, la classe de BTS a gagné le 1er prix de la mini-entreprise pour la région Auvergne-Rhône-Alpes. Ils étaient 20 étudiants volontaires au départ, provenant de 4 classes de BTS. Ils ont inventé un jeu en version française et anglaise basé sur la géographie et des dominos baptisé "Geomino", présenté dans un packaging à base de voiles de bateau recyclées au prix de vente de 10 euros et tiré à 200 exemplaires.

Comment s'est monté le projet ?

« Les étudiants consacrent deux heures par semaine au projet de mini-entreprise en plus de leur emploi du temps. C'est très insuffisant : cela représente énormément de travail personnel, notamment le week-end et pendant les vacances. L'engagement est fort au niveau des encadrants et nous attendons le même de leur part. Cela marche dans les deux sens : voir des étudiants motivés, cela donne "la niaque" car on vit le projet avec eux, on est dans le même bateau !

Nous avons effectué un brainstorming d'un mois. Nous avons fait le tri parmi 60 à 70 idées – 3 sont retenues au final – pour trouver ce qu'il était possible de faire ou pas. L'idée était venue lors du centenaire de l'ICOF, à l'occasion d'un forum sur les mini-entreprises, durant lequel j'ai présenté les produits conçus jusqu'alors par d'anciens étudiants, dont un jeu de dominos bilingue avec des animaux inventés par des 1^{ère} STMG. Deux étudiantes, Flavie Marquet et Laura Bonneton, ont rebondi sur cette idée et ont décidé de la retravailler. Une étude de marché a démontré par la suite l'absence de ce type de produit. Le projet devait être viable et rentable. Les élèves ont recruté les membres du projet sur CV et lettre de motivation, ont élu des pairs au poste de PDG et DG – les candidats doivent donc "pitcher" leur vision pour le projet – par bulletin secret, et se sont répartis les rôles de chefs de service en marketing, communication, commercial, finance, technique, administratif, etc. Ils devaient choisir deux postes différents, comme responsable de service ou pas. De vrais entretiens de recrutement sont réalisés par des binômes de professionnels – professeurs et encadrants – qui examinent CV et lettres de motivation, en tenant compte de l'avis du DG et PDG. Il y a également deux parrains qui viennent du monde industriel et donnent de leur temps une fois par mois : monsieur Marquet (Gestionnaire informatique, Ingénieur d'étude système Cegid) et monsieur Delanoé (communication). Ils apportent leur savoir-faire en gestion de projet, planning de fabrication, méthodologie, etc. Cela permet aussi d'éduquer les étudiants.

Les étudiants apprennent à gérer de l'argent "pour de vrai" ?

« Ils disposent d'un capital maximal de 500 euros. Ils vont vendre des actions à leur entourage. Ils peuvent faire appel à du sponsoring. Plus de 1.000 euros ont été ainsi récoltés. Un prototype a été imaginé de A à Z et imprimé chez un "vrai" imprimeur. Le coût de fabrication représentait plus de 1.000

euros. Des clubs nautiques nous ont fourni des voiles usagées qui ont été lavées, repassées et cousues à la main. Tous les visuels ont été imaginés par les étudiants, de même que les règles du jeu. Les dominos étaient présentés sous forme de cartes. Au sein de chaque "service", un opérationnel technique assurait le suivi de la sous-traitance, un aspect souvent négligé.

Comment fonctionne le championnat régional des mini-entreprises ?

« Il est organisé par EPA – plus de 3.000 élèves participent sur la région aux concours de mini-entreprises – sur les académies de Lyon ou Grenoble. Il y a plusieurs catégories de prix : financier, communication et marketing, relation client, service, innovation et produit, développement durable, pitch en français ou anglais, clip vidéo... et le prix de la meilleure mini-entreprise auquel concourent tous les candidats. La mini-entreprise de l'ICOF a été la meilleure en BTS, et a aussi gagné le prix de l'innovation et du produit, participé au prix du pitch en anglais, à celui du clip vidéo. Elle est ensuite allée à Paris pour participer au concours national, où elle a fini 7^{ème} sur 18 dans la catégorie Post-bac. Le concours avait démarré par une présentation en anglais de 15 mn dans les locaux de Cegid. Le deuxième jour, nous avons concouru pour 6 prix différents : entrepreneuriat, management, communication, relation client RSE et initiative emploi.

Quel bilan en tirez-vous ?

« C'est très encourageant et dynamisant pour les prochaines éditions ! Nous ne comptons pas notre temps et les profs le savent bien. Chaque projet est piloté par un professeur référent spécialiste en gestion. Je prends en charge la partie opérationnelle et la gestion de projet. Profs et intervenants extérieurs arrivent à trouver leur place en situant leurs propres limites. Quant à moi, mon bureau est ouvert à tous !

LA MINI-ENTREPRISE VUE DE L'INTÉRIEUR. UN ÉCHANGE AVEC FLAVIE MARQUET ET LAURA BONNETON

Comment s'organise la dynamique de classe ?

« La majorité des profs s'adapte au développement des classes. Si une classe est force de propositions, ils encourageront le projet et les initiatives, comme par exemple l'organisation d'un voyage que nous souhaitions financer par la vente de galettes des rois. Les profs ont vu que notre classe était dynamique et engagée. Ils ont organisé une semaine complète de projets de groupe – sans cours à côté – à la suite des vacances de Noël. Parmi les thèmes proposés : monter un espace de coworking, créer des « box » de cadeaux, etc. Nous avons donc passé une semaine à imaginer et créer notre entreprise. On s'est vraiment senties impliquées, on a pris des initiatives, on s'est renseignées sur les statuts juridiques, le local, l'assurance, le loyer. Il nous a fallu argumenter et défendre chaque décision, démontrer notre rentabilité, etc. Nous avons 8 groupes regroupant les 4 classes de BTS en 1^{ère} et 2^{ème} (Comptabilité-Gestion et Informatique). Les classes étaient mixées. Le « feeling » vient principalement de la motivation et du relationnel entre les personnes et entre les disciplines. Les études de marché ont été attribuées aux comptables tandis que les informaticiens se sont plongés dans la création des sites internet. »

Pouvez-vous nous expliquer la genèse du projet ?

« En septembre, nous avons reçu un mail expliquant qu'une sélection allait être faite sur CV et entretien de situation pour ne retenir que 20 candidats pour

la mini-entreprise. Le jour J, beaucoup s'étaient désistés, par peur de l'entretien sans doute. Mouhcine Bouayad nous a expliqué le fonctionnement de la mini-entreprise. Des intervenants extérieurs ont été intégrés au projet de même que les services administratifs et généraux de l'école, mesdames Sinquin et Demaison, et Mehdi Ounis le prof d'anglais. Chacun s'est présenté, a exposé sa filière, ses diplômes, ses hobbies. Il y a eu un brainstorming sur un bon mois, jusqu'au moment où nous nous sommes mis d'accord sur un produit ou un service. Les trois idées initiales étaient : un range-écouteurs, la création d'un événement et une casquette anti-ondes électromagnétiques. Nous avons croisé les avantages et inconvénients, calculé les coûts de production, etc. Mouhcine et une ancienne PDG de mini-entreprise nous ont présenté divers projets passés pendant le centenaire. Sur le temps de midi, nous avons joué au jeu des capitales pour passer le temps. Flavie et un autre étudiant ont eu l'idée de reprendre un jeu à base de dominos et d'animaux après un ping-pong verbal qui a duré une heure ! C'est allé très vite. Le projet Geomino, contraction de "géographie" et "dominos", a remporté l'unanimité. »

Comment avez-vous structuré votre équipe projet ?

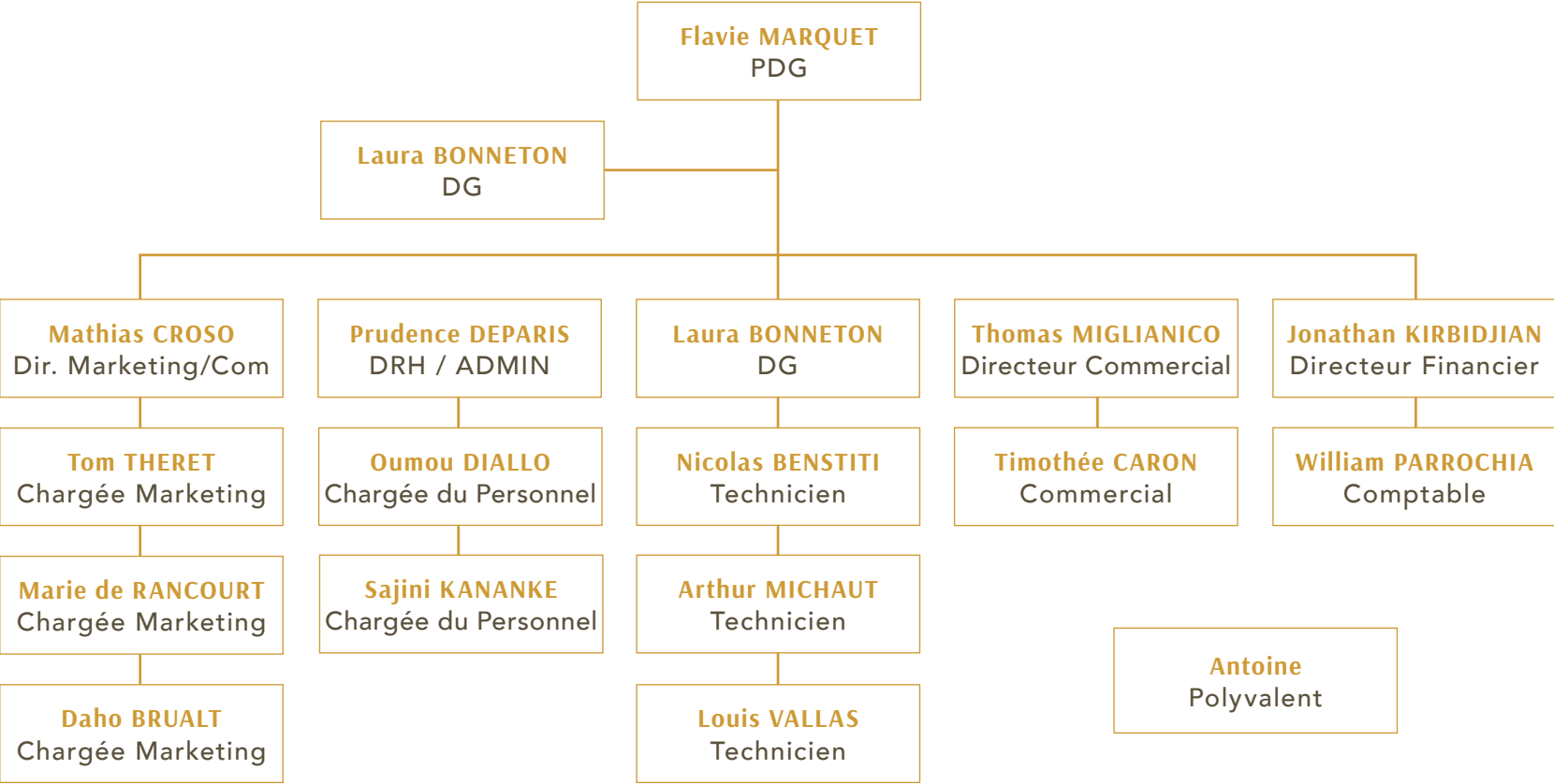
« Les PDG et DG ont été élus ensuite, un peu sur le mode des délégués de classe. Chaque candidat a présenté un discours argumenté et sa vision du poste en termes de management notamment, tout cela en 3 minutes. Il y avait 3 candidats pour chaque poste. Il ne s'agissait pas d'agir en « dictateur de la mini-entreprise ». Nous étions tous là pour apprendre dans le cadre d'une expérience commune. On a beaucoup appris sur la fluidification du relationnel – qui était très importante – sur la stratégie de passage, sur l'adaptation au contexte en ce qui concerne le pitch. Pas de prise de notes, juste quelques petits conseils pour structurer la présentation ! »

Mener une équipe, ce n'est pas simple. Comment avez-vous procédé ?

« En ayant seulement deux heures par semaine, c'est dur d'être aussi efficace qu'on aimerait. Cela dépend de l'investissement des personnes. Il faut laisser le pouvoir de décision à l'équipe, on ne doit pas prendre toutes les décisions seules, par exemple sur le nombre de jeux à produire, nous avons fait un sondage. Il nous semblait évident de partager ce type de décisions avec tout le monde. Auparavant, nous avions fait des jeux pour apprendre à nous connaître. L'idée est venue à Laura grâce à sa formation du BAFA. »

A-t-il fallu aussi gérer des relations internes ?

« La gestion du « personnel » a été parfois compliquée. Nous sommes de très proches copines et très impliquées dans le projet de mini-entreprise. Cette amitié a favorisé le dialogue entre nous, notamment pour trouver des solutions lors de moments de blocage. C'est plus facile de parler à une amie qu'à un collègue d'une autre section ! Le fait d'être un petit groupe a renforcé les liens entre les mini-entrepreneurs. Nous passions notre temps à en discuter dans le bureau de Mouhcine. Il fallait assurer le suivi de l'imprimeur, assurer la logistique, faire comprendre aux participants que nous avions besoin d'eux. Des entretiens de motivation menés par les encadrants – une comptable du lycée, les parrains EPA, etc. – se sont déroulés pour monter les divers départements. »



Une équipe Geomino très bien « staffée » à tous les postes !

Vous touchez donc à beaucoup de disciplines hors de votre champ d'études ?

« On est hors du cadre BTS ! Tout en faisant de la compta, nous essayons de nous ouvrir vers d'autres disciplines. C'est beaucoup plus intéressant pour nous de faire du marketing ou du commercial, pour nous diversifier. »

Comment avez-vous organisé les étapes du projet ?

« Nous avons vendu des actions à nos proches, à nos profs, à hauteur de 500 euros. Nous avons décidé de démarcher des sponsors pour augmenter notre capacité de financement de de production des jeux. On a commandé 200 jeux de cartes. La facture était salée (plus de 1.000 euros) et ce fut un risque de s'engager sur cette

quantité de jeux car nous ne savions pas si nous pourrions les financer au départ. Heureusement, le packaging ne nous a rien coûté, mis à part le flockage. Les motifs ont été créés par l'équipe. Nous avons mis au point les règles du jeu, créé un planisphère, les pions. Il a fallu trier 8.000 cartes, reconstituer 200 packs. Nous avons cousu à la main les 200 emballages. Nous avons passé nos week-ends et nos soirées dessus, soit 50 heures de travail. Avec l'aide de sa mère qui est tapissier-décorateur et dispose de machines adéquates, Flavie a fait les grosses coutures et a délégué le reste aux autres. »

Et du côté de la communication ?

« Nous avons ensuite rédigé plusieurs communiqués de presse : un au lancement, un autre à la suite du concours régional – que nous avons gagné – puis pour annoncer notre participation au concours national à Paris. Un troisième a été publié ensuite. »

Le grand jour du concours régional à Grenoble approche. Comment vous êtes-vous préparés ?

« La coordinatrice EPA, Floriane Boulanger, a coaché l'équipe et nous a présenté les catégories de prix. Le pitch en anglais de 3 minutes a causé le plus de souci. Il fallait inventer une mini-saynète entre 5 personnes, une discussion entre des personnes qui ne connaissaient pas les capitales. »

Sur place, quelle était l'ambiance ?

« Le jour du concours, nous n'avions pas vraiment de plan tout tracé. Il y avait une foule de gens à Alpexpo. Nous étions positionnés sur le 1^{er} stand à l'entrée, il y avait beaucoup de bruit, cela a été assez éprouvant. Nous avions des entretiens quasiment toutes les demi-heures, il fallait répondre aux jurys, tenter de faire abstraction du bruit sur le stand voisin qui utilisait des briques de bois Kapla. Heureusement, le pitch en anglais s'est déroulé dans une salle sans bruit parasite. On n'a pas vu la journée passer. Nous sommes arrivés à 9 heures, avons tout déballé, puis commencé à vendre notre jeu dès 10 heures à des Anglais. Il fallait aussi gérer la présence de 5 personnes sur le stand. »

Au final, votre travail a payé, bravo !

« Nous avons fini 1^{ers} sur la mini-entreprise post-Bac, 3^{èmes} sur la catégorie Produit et innovation, nous avons eu une très bonne note sur le clip vidéo. Nous avons préalablement testé le jeu auprès d'enfants de 6 à 9 ans d'un centre de loisirs où Flavie travaille pendant l'été, et ils ont adoré. Ils ont demandé ensuite quand ils allaient rejouer à Geomino ! Elle y a passé son BAFA, fait son BTS et y travaille toujours l'été. Nous avons vécu l'expérience de façon très intense, nous savions de quoi nous

parlions, le produit était bon, nous étions bien préparés et totalement investis. Nous sommes les premiers de l'ICOF à avoir gagné le concours régional et à aller à Paris. Les félicitations entendues à l'école ensuite – notamment de la part de nos profs principaux et de nos encadrants – ont été très gratifiantes !

Ensuite, direction Paris pour la grande finale, pas le temps de souffler donc ?

« Les vainqueurs de chaque catégorie sont allés à Paris. On a su le 17 mai qu'on avait gagné ce droit. Le lendemain, on a appris qu'il y avait 7 prix à préparer pour l'occasion : relation client, stratégie commerciale, créativité, entrepreneuriat, management, RSE et prix de la meilleure mini-entreprise. Tout cela en deux semaines, sachant que les 5 élèves participants principaux étaient éparpillés en stage ! Le concours national était beaucoup plus stressant, notamment du point de vue logistique : nous nous sommes trompés de train, il a fallu commencer d'entrée de jeu par le pitch en anglais en 4 minutes sans entraînement face à un jury de quatre personnes. Nous avons produit aussi un rapport d'activités de 70 pages en français et anglais sur notre mini-entreprise. Nous avons terminé 7^{ème} sur 18. C'était très frustrant, nous aurions voulu faire mieux ! »

Avez-vous déjà réfléchi à la suite de vos études ?

« Cinq d'entre nous – tous issus du cursus en comptabilité-gestion – avons décidé de reprendre la mini-entreprise et étudions la possibilité de nous lancer comme étudiants-entrepreneurs dans le cadre d'un "Pépité", un statut particulier qui signifie "Pôle Étudiant Pour l'Innovation, le Transfert et l'Entrepreneuriat". L'ICOF devrait monter prochainement une couveuse. Ce statut permet d'avoir des aménagements d'horaires de cours. L'objectif est d'obtenir un diplôme d'étudiant-entrepreneur en plus du BTS. Cela permet aussi de remplacer un stage de fin d'études par le projet d'entreprise et donne aussi l'occasion de participer à un projet de pépinière. »

Que reprenez-vous de votre première année de BTS ?

« L'humanité des gens de l'ICOF ! Les profs ne nous considèrent pas comme des numéros. Flavie en avait souffert dans son précédent établissement, de 1.600 lycéens. En atelier professionnel – un cours à part entière de 3 heures par semaine – nous avons rédigé nos CV. Notre prof l'a trouvé super car il démontrait bien mon potentiel d'employabilité. À l'ICOF, nous sommes bien valorisés et considérés. »



Lancement de la "couveuse" en octobre 2017, sous l'impulsion de Mohsen Tavakoli.

QUELQUES MEILLEURS SOUVENIRS



« J'ai le souvenir de sorties exclusivement entre filles à l'époque. Il y a eu notamment une sortie en car dans mon village, dont j'ai beaucoup parlé. Nous sommes allées pique-niquer dans les bois. Mes parents – des commerçants – ont fait la connaissance de Mère Marie-Clotilde à cette occasion. Ils ont trinqué ensemble. Tout le monde avait beaucoup apprécié cette petite sortie. Plusieurs parents se connaissaient bien aussi. Autre souvenir : madame Jourdain du Mortier et ses cours de sténo, qui avait su nous captiver avec un livre sur la Laponie. Nous avons par la suite participé à de sympathiques retrouvailles de promotion au bout de dix ans, puis de vingt ans. »
Monique Bonnier

« Mon expérience en tant que présidente européenne de l'AUSI - regroupement des Ursulines dans le monde - a été un moment formidable. Et plus généralement, j'ai apprécié la vie et l'ambiance à l'école. »
Madeleine Poiget

« Les sorties des cours sur la même place que le lycée de La Salle (garçons) étaient « sous surveillance » pour éviter les rencontres. Les deux écoles en sont même venues à décaler leurs heures de sortie. »
X

« J'ai apprécié la cohésion et l'ambiance en général puis ensuite l'accueil à l'Amicale. Une petite anecdote : Sœur Bernadette Horvath, une Hongroise dotée d'un fort accent surveillait l'entrée et ne voulait ni pantalons ni talons hauts. Certaines enlevaient leurs chaussures en bas, et montaient avec des chaussures plates. »
Pascale Exbrayat

« Les cours de gym étaient destinés aux garçons comme aux filles mais, comme Mère Marie-Clotilde ne voulait pas qu'on soit ensemble, la prof jonglait entre deux lieux. Elle s'en est vite lassée en nous laissant à notre propre sort. Il nous est arrivé de faire le mur en sautant par-dessus le portail de la rue des sœurs Bouvier. »
Jean-Marc Plotton

« Je me suis "éclatée" dans ce lieu superbe d'où on aperçoit le Mont-Blanc. J'ai adoré l'ouverture d'esprit de tous les chefs d'établissements, leur confiance et leur tolérance. L'équipe de BTS avec laquelle j'ai travaillé était aussi formidable. Nous sommes partis à deux ou trois reprises, notamment sous l'impulsion de Marie-Françoise Fournery, faire des voyages pédagogiques pendant les vacances de Pâques en Espagne, à Séville pour l'exposition universelle, puis à Gruissan. Ma fille Justine était de la partie car elle a passé son BTS avec sa maman ! »
Michèle Karcher

« Nous étions un petit groupe d'amies. Bien des années plus tard, on se souvient encore de nos fous rires d'adolescentes. Nous avons été aussi marquées par les groupes de réflexion durant lesquels nous débattions sur l'état du monde. Par la suite, nous avons toutes été engagées dans divers mouvements d'actions catholiques. »
Françoise Grisvard

« J'ai des souvenirs extraordinaires avec des élèves. J'ai été prof principale en Organisation et Communication d'une classe de première d'adaptation : des élèves qui venaient d'un BEP et qui tentaient de "raccrocher les wagons". Ils ont eu les meilleurs résultats de toutes les classes de première tellement ils en voulaient ! C'est ce groupe qui avait initié la première fête de Noël par exemple, à l'occasion d'une séance de remue-méninges. La classe s'est divisée en plusieurs petits groupes et nous avons évoqué tout ce qu'il y aurait à faire : chanter, préparer un buffet, offrir des cadeaux, etc. Nous avons mis en place des techniques d'organisation via la méthode du questionnement ... Et si on louait un Père Noël ? Et si on faisait des courses ? Un parfait exemple d'organisation et de communication que j'ai pu faire passer ! Au final, ils ont mené une super fête de Noël qui a perduré ensuite et a permis de fédérer tous les niveaux.

Un autre exemple : la mise en place de casiers pour les livres jugés trop lourds dans les besaces. Nous sommes partis de la demande à la direction jusqu'à l'appel d'offres auprès d'artisans. Cette démarche – partir de cas concrets – était assez novatrice à l'époque. J'en garde un souvenir ému car ces jeunes nous remerciaient de les avoir amenés à la réussite ! J'ai le sentiment que les générations actuelles "zappent" plus facilement d'un sujet à un autre, mais c'est dans l'air du temps. »
Martine Demaison

« J'ai été bien soutenu par l'encadrement et les autres profs. L'implication des profs ne se manifeste pas seulement envers l'école et les élèves, aussi entre eux. Pour l'informatique, nous avons mis en place des cours de formation et de soutien pour nous-mêmes, le samedi matin. Bien entendu sans être payés. »
Bernard Guillot



« J'ai adoré mon métier, je n'avais aucune envie d'arrêter. Pour moi, l'ICOF a représenté 35 ans de bonheur. Une des directrices, Tristane Lacroix, fut mon élève en BTS. J'ai apprécié les repas avec les élèves, entre profs, j'adorais entrer dans une classe et développer quelque chose avec un groupe, notamment avec des BTS, à partir d'articles de journaux. Nous étions constamment dans l'actualité. Pour moi ayant fait un bac littéraire, la préparation des élèves au bac de première était un vrai régal. »
Roselyne du Chaffaut

« L'ambiance était bonne entre les filles, on ne se tirait pas entre les pattes, la pédagogie était intéressante. À son tour, ma fille a fait un BTS comptabilité et poursuivi avec un DCG »
Laeticia Bancel

« L'obtention du bac est mon meilleur souvenir. Je me souviens d'un oral blanc en droit avec un prof qui ne faisait pas partie du lycée. J'avais avoué ne pas connaître la réponse à une question sur les cotisations sociales et il m'a dit avec humour : "enfin une question où je peux vous coller !" et il m'a mis 18/20. Je garde aussi un excellent souvenir d'une soirée organisée par une camarade dans l'Ain avant les examens. Comme j'avais passé mon BEP avec un plan comptable qui avait changé par la suite, j'ai dû réapprendre tous les numéros de comptes. La prof a fait la « passerelle », ce qui m'a beaucoup aidée à l'époque. »
Maryse Lang

« Nous allions quelques fois dîner avec nos élèves dans un restaurant, c'était de bons moments. Entre profs, nous nous réunissions aussi, à Noël, autour de collations. »
Anne-Marie Dubruc



« Le voyage à Séville, c'était formidable. L'ambiance "village", le cadre, la taille humaine et surtout la bienveillance. »
Justine Karcher

« Le fait d'avoir réussi le bac est en soi un très bon souvenir. Considérant mon cursus scolaire, ce n'était pas gagné mais j'ai beaucoup travaillé. Cela m'a ouvert d'autres horizons. Je suis parti de chez mes parents, j'ai opté pour une orientation voulue et non subie – je remercie quand même mes parents de m'avoir poussé pour avoir le bac – et je garde aussi le souvenir d'une ambiance et d'un cadre agréables. On s'est retrouvé parmi les "grands", mélangés dans un cadre plus adulte – les classes allaient de la 1^{ère} au BTS – et plus proche de la vie active, grâce aux stages. Personnellement, j'avais fait un stage dans le service graphisme d'une belle agence de publicité. J'y ai conçu beaucoup de logos, notamment un pour une marque de melons, qui avait été retenu. »
Sébastien Mazet

« Nous avons l'habitude, le jour du départ des vacances de Noël, de faire un « après-midi des talents ». Nous nous sommes donc déguisés en "Vamps" avec la responsable de vie scolaire, Nathalie Sabatier, pour présenter un sketch. »
Juliette Piquet-Gauthier

« J'ai été une prof heureuse. Je retiens que madame Missir a accepté de prendre en charge certains élèves en grande difficulté physique. Je me souviens d'une dyslexique refusée dans l'enseignement général, et qui avait été orientée vers le technologique non pas à cause de ses aptitudes, mais à cause de sa maladie. Je l'ai récupérée en tutorat. Nous l'avons portée de la première en terminale et jusqu'au bac. Ce fut exceptionnel. Elle a pu faire un BTS par la suite, et elle est devenue assistante dentaire grâce à l'ICOF. »
Marie-Thérèse Rossi

« J'ai adoré le travail en équipe pour ma propre matière, nous mettions en commun divers outils. Les jeunes étaient adorables aussi. »
Nicole Perroud



« Mon passage à l'ICOF a marqué une prise de conscience du travail scolaire pour lequel j'avais moins d'intérêt avant. Puis, également une certaine notion de liberté d'entreprendre, de prendre ma vie en main, de m'ouvrir à diverses disciplines. L'organisation d'événements au sein de l'établissement m'a marqué et m'a permis de me frotter concrètement au monde professionnel. »
Antoine Couble

« J'ai été marquée par une intervention de Monseigneur Barbarin dans la chapelle. J'ai pu assister à une messe et poser des questions. Cette ouverture d'esprit m'a touchée car je n'étais pas de confession catholique et la seule du groupe à être d'origine maghrébine. On m'a aussi écoutée parler de ce que je vivais dans ma propre culture. »
Hajare Chaib

« Le voyage en Tunisie avec Marie-Laure Frin. C'était génial et c'est une femme géniale. »
Jean-François Têtedoie

« Le projet à Lourdes avec Pierre Faye, le pèlerinage du rosaire pour aider les handicapés et autres malades m'a beaucoup marqué. Cela a scellé mon passage de première en terminale et m'a aidé à grandir. De même, le pèlerinage de Taizé a été très important aussi. Nous étions peu nombreux – un groupe de 6 – et avons passé une semaine extraordinaire en compagnie de Pierre Faye de nouveau. Des échanges passionnants. »
Gaëtan Verney

« Je suis très attachée à l'ICOF. Je n'ai pas de meilleur souvenir particulier, mais j'apprécie certains bons moments passés en classe. Par exemple, quand le feeling passe, qu'on n'a pas envie de finir le cours, qu'on s'amuse et... qu'on est bien ! Un peu comme un artiste qui se produit sur scène et qui sent qu'il y a une forte interaction avec le public, un partage, une communion. »
Tiphaine Accary-Barbier

« J'ai été très marquée quand Juliette Piquet-Gauthier m'a invitée à la fête de l'école pour rencontrer les enseignants et les familles, saluer les départs. J'ai vraiment eu le sentiment d'une vraie famille, c'était très touchant. Mon arrivée n'est pas passée inaperçue, monsieur Eygun a pris le temps de l'annoncer. J'ai apprécié cette attitude respectueuse de l'humain. »
Wiana Buisson



Une tradition "icofienne" : l'accueil personnalisé et collectif des nouveaux membres du personnel.



Un poster souvenir de la Fête de Noël 2007

« Je me souviens de Léopold, un lycéen qui était le dernier de sa classe de première et qui a terminé premier en terminale avec une mention au bac. Toute l'équipe pédagogique s'est attelée à son cas. Il a prouvé que rien n'était impossible, que tout est une question de motivation et d'envie. »
Sylvie Parrot-Mattei

« J'étais dans une promo d'une vingtaine de personnes, avec des gens qui s'entendaient bien, on était dans une bonne dynamique de travail et très proche des profs, même en DCG. On passait parfois une matinée avec un seul prof, voire une journée ; c'était plus facile pour communiquer. »
Mathilde Bancel

L'ICOF, UNE FORMATION HUMAINE

		« J'en ai retiré fondamentalement des valeurs humaines, de respect, de principes, d'écoute. Cela a constitué des bases dans ma vie qui m'ont donné confiance. Certains parents avaient des idées très arrêtées mais nous avons pu en discuter et j'ai essayé de réorienter leurs enfants. Je n'ai jamais eu de cas insolubles. » Annie Henry	
« Je pense avoir apprécié le fait d'avoir su développer une aptitude d'adaptation, la capacité à détecter des leviers de progrès. On nous a inculqué le goût du travail bien fait, le fait de rendre des courriers impeccables – j'étais très bonne en orthographe – c'est Mère Marie-Clotilde qui m'avait trouvé le stage à l'Office Civil de Protection rue Sully à Lyon pour mon DECS. » Monique Bonnier	« Je retiens l'éducation en général, la réputation auprès des entreprises : nous n'avons jamais eu de souci pour trouver un travail. » Arlette Jacquemet	« Désormais administratrice depuis 5 ans, j'ai un regard sur l'évolution de l'établissement et je participe avec le directeur monsieur Eygun, et le président du Conseil d'administration monsieur Verjat, à l'évolution de l'ICOF. L'école existe encore au bout de cent ans, on fait en sorte que les projets émis par la direction évoluent et je suis très heureuse de leur concrétisation. Fierté d'y avoir œuvré comme prof et de pouvoir témoigner que l'établissement offre une formation intéressante. Nous sommes aussi contents d'avoir des nouvelles de certains élèves et de constater leur épanouissement. Je me souviens que les profs de l'enseignement général ne se mélangeaient pas avec nous lorsque nous allions à sainte Ursule pour déjeuner au réfectoire. J'ai le sentiment que, trente ans plus tard, ce type d'attitude perdure encore un peu. Anne-Marie Dubruc	
« J'explique à mes étudiants que nous ne sommes pas face à face, mais ensemble, nous travaillons au même but et nous faisons tout pour y arriver. Il nous faut établir un contrat de confiance en quelque sorte. Cela nécessite de traiter la moindre frustration, la moindre incompréhension. L'enseignant se nourrit aussi de l'énergie de ses étudiants et vice-versa. Tant qu'on aime ce que l'on fait, on arrive à les captiver. C'est ce qui fait la force de mes interventions j'espère. » Wiana Buisson	« J'ai toujours gardé des liens avec Mère Marie-Clotilde. Quand je suis devenue expert-comptable, mon associé la connaissait et nous nous adressions toujours à elle pour des recrutements de personnel. Les méthodes de travail de sainte Marie recoupaient ma propre façon de voir les choses. Cela m'a rendu service dans mes études puis pour ma carrière professionnelle. Pour notre cabinet, la formation était très importante. Nous avions régulièrement des stagiaires dont beaucoup sont devenu(e)s experts-comptables. L'une d'elles est même devenue associée du cabinet. Cette politique faisait écho avec ce que j'avais vécu auparavant à l'ICOF. » Françoise Grisvard	« Le mélange de modernité et de pédagogie traditionnelle était intéressant. L'ICOF a eu des ordinateurs avant les autres écoles et on a appris sur ces nouveaux outils sans pour autant délaisser les méthodes pédagogiques d'avant. » Jean-Marc Plotton	
			

« J'ai découvert la "vraie vie" à l'ICOF. Avec le développement de l'allemand, j'ai pu obtenir un temps plein, ce fut la concrétisation de l'enseignement technologique pour moi. J'ai découvert les stages en entreprises : les jeunes vont respirer un autre air et se rendre compte que c'est important de sortir de l'école, des cours magistraux... »

Marie-Thérèse Rossi

« Je retire beaucoup de bienveillance des diverses directions, mais surtout de mes collègues. Beaucoup d'anciens ont joué le jeu pour trouver des stages à des étudiants ou en relayant des informations sur des entreprises prêtes à accueillir des stagiaires. C'est quelque chose qui perdure encore de nos jours. Du temps de Mère Marie-Clotilde et de Tristane Almosnino, l'école n'était pas très connue hors du cercle des anciens et du milieu de l'enseignement. « Vivons bien, vivons cachés ? ». C'est à partir de madame Missir et monsieur Eygun que les relations avec les entreprises se sont plus développées, que l'établissement est devenu plus visible de l'extérieur. Martine Demaison a joué avec son grand professionnalisme un rôle primordial sous chaque direction. »

Nicole Perroud



« L'ICOF a toujours eu une excellente réputation, la direction nous soutenait, nous n'avions aucune difficulté par rapport aux élèves. L'équipe pédagogique était intéressante, nous échangeons beaucoup, c'était beaucoup plus stimulant qu'en lycée professionnel. »

Catherine Mallet

« Le passage à l'ICOF m'a permis d'avoir une vue plus claire de l'entreprise, de considérer la notion de rentabilité par rapport au coût. Les notions de droit que j'ai acquises me servent toujours au quotidien, même si j'ai changé de domaine pour aller vers le commercial, sur des marchés très techniques. J'ai appris à m'adapter, surtout en commercial où la rentabilité est primordiale. »

Maryse Lang

« J'ai toujours trouvé intéressante la confrontation entre la culture générale – qui était ma tasse de thé – et l'enseignement professionnel. Cela m'a ouvert à beaucoup de choses qui m'ont empêchée de devenir une prof de littérature "classique". J'ai pu y vivre mon métier comme une passion. Une fois à la retraite, je me suis plus intéressée à la théologie pendant une dizaine d'années. »

Roselyne du Chaffaut



POSTFACE

La formation : un vecteur stratégique de développement professionnel et humain

Etablissement public géré par des chefs d'entreprise, la CCI LYON METROPOLE Saint-Etienne Roanne réunit un concentré d'expertises au service des 110 000 entreprises de son territoire.

Le réseau des CCI est le 2^{ème} organisme formateur après l'Éducation nationale.

La formation à la CCI, ce sont huit grands domaines de pointe :

- Le management des hommes et des projets
- La communication et la collaboration

- La gestion des enjeux humains
- La performance commerciale
- Les langues et les affaires à l'échelon international
- L'environnement digital et les évolutions technologiques
- La performance économique
- L'excellence entrepreneuriale

Comme on a pu le lire dans ces pages, soucieuse d'aider les jeunes à développer un regard éclairé sur le monde des affaires, la CCI s'est associée au parcours de l'école Sainte Marie des Chartreux dès ses origines. Ses élus se sont montrés immédiatement sensibles à la démarche visionnaire de cette

poignée de femmes courageuses, qui avaient parfaitement saisi les enjeux multiples de l'époque.

Cet établissement allait devenir un exemple pionnier de la mise en œuvre des domaines que j'évoquais plus haut : une démarche entrepreneuriale, avec le souci des enjeux humains et une dimension sociale, afin de satisfaire aux besoins économiques de notre pays.

Les Ursulines ont immédiatement rempli le rôle qu'elles s'étaient assigné et qui avait séduit la CCI. Dans son discours de la première remise des diplômes en 1917, le vice-président Ennemond Morel ne tarissait pas d'éloges sur les fruits du

CENT ANS P.159

travail des enseignantes et ajoutait son encouragement "de patron" : « *Quand vous aurez une place, il faudra d'abord la bien remplir, et il faut aussi avoir un peu d'ambition. Il faut ne manquer aucune occasion d'étendre ses attributions, il faut savoir solliciter un travail un peu plus important que celui qu'on fait, il faut toujours viser à faire son chemin.* »

En élargissant toujours son offre de cycles et diplômes, l'école, devenue l'ICOF en 1964, s'est parfaitement inscrite dans l'évolution de la formation pour répondre constamment aux besoins des entreprises, notamment en matière d'apprentissage digital. À ce titre par exemple, ses 445 lycéens, étudiants et apprentis bénéficient d'un matériel de dernière génération et d'un enseignement dispensé par des professeurs et intervenants qui sont en prise directe avec le monde de l'entreprise. La sensibilisation à l'entrepreneuriat est aussi le maître-mot de leur mission, comme en témoignent depuis 2011 les expériences de mini-entreprises, la mise en place de la « villa des entrepreneurs » et d'une couveuse à la rentrée 2017.

En ouvrant le Palais de la Bourse et en participant aux débats du colloque du

centenaire en 2016 axé sur la formation au service de l'entreprise, la CCI a montré à quel point, un siècle plus tard, elle reste un partenaire actif de l'ICOF.

En effet, la CCI soutient depuis toujours les initiatives innovantes concourant à développer l'employabilité et l'économie locale. L'ICOF n'a jamais failli à cette mission, en restant sans cesse attentive aux évolutions tant techniques que pédagogiques, permettant ainsi à ses jeunes lycéens et étudiants d'être sans cesse aptes à répondre à la demande des entreprises.



© Jean-Jacques Raynal

**Emmanuel Imberton, Président
de la CCI LYON MÉTROPOLE
Saint-Étienne Roanne**

P.160 CENT ANS

Ensemble, préparons le prochain centenaire !

Arrivé au début 1995 au conseil d'administration de l'ICOF comme trésorier pendant quatre ans sous la présidence de Michel Dalmais, j'ai été élu à mon tour en novembre 1998. Un grand honneur, et de l'émotion car j'ai toujours eu un attachement personnel et familial avec cet établissement, mon épouse et mon fils y ayant été tous deux élèves.

Ce fut un très grand plaisir de travailler avec Monique Raffenot et Françoise Missir, puis avec Bertrand Eygun. À chaque fois se crée sous l'autorité de la

tutelle un véritable tandem de direction, que nous cherchons à rendre le plus efficace possible.

Cet ouvrage vous l'a appris ou rappelé : l'ICOF accueille depuis des élèves de près de 30 autres établissements. Certains nous arrivent un peu "cabossés", notamment après un collège ou une seconde difficile. Nous nous efforçons de les accueillir avec bienveillance, en les considérant quasiment comme des adultes. C'est fascinant de voir les changements qui s'opèrent en l'espace de quelques mois, simplement parce qu'on leur a donné la possibilité de se

découvrir eux-mêmes en tant qu'individus, avec tout ce qui les rend uniques. Il faut saluer la disponibilité de l'équipe pédagogique et encadrante, et toutes les bonnes volontés qui contribuent à "faire tourner la boutique".

Les élèves de Mère Marie-Clotilde et ceux d'aujourd'hui – la fameuse "génération Z" – n'ont pas eu les mêmes expériences, même pas le même vécu : la société et la technologie ont tant évolué, tant changé ! Alors nous-mêmes devons suivre. Il est de notre devoir d'adapter l'accueil et le soutien dont a besoin le jeune du XXI^{ème} siècle. Le

CENT ANS P.161

professeur "ex cathedra" n'existe plus, il est devenu un accompagnateur : il porte le jeune dans son évolution et sa manière d'être, et parce que l'ICOF rend les études "pratiques", les stages apprennent la vie, les mini-entreprises développent l'audace, les voyages élargissent l'horizon... des possibilités.

Adapter notre accueil aussi aux parents qui, parfois, arrivent désarmés. Dans ce sens, le dialogue s'est ouvert grâce à l'association récemment créée pour eux, qui rassure autant qu'elle accompagne et renseigne.

Le centenaire a réveillé une multitude de souvenirs de la vie de l'école. J'aime beaucoup me souvenir de la métamorphose de la "salle tous usages" du rez-de-chaussée en un réfectoire accueillant, sous l'impulsion de Françoise Missir et Bertrand Eygun. C'était un véritable tournant, un authentique lien supplémentaire entre élèves, entre professeurs, et encore mieux : entre élèves et professeurs. Il fallait que ces derniers aient un espace calme où travailler, corriger des copies... ainsi avons-nous fait aménager des bureaux individuels, équipés d'ordinateurs connectés. Adapter et s'adapter, même quand tout va très vite.

À titre personnel et professionnel, j'attache une grande importance à l'individu en face de moi, à sa façon de se présenter. La formation dispensée à l'ICOF est primordiale à cet égard, et la journée d'intégration constitue un rituel initiatique : l'élève doit pouvoir s'intégrer dans une équipe, ne pas vivre isolé dans sa scolarité.

Nous formons les personnes "insieme"* – pour reprendre la locution chère aux Ursulines – et nous nous mettons à leur service : "Serviam".

C'est pour tout cela que j'aime parler d'un "esprit ICOF" : cet esprit qui restera chez le jeune qui sort d'ici.

Nous pouvons nous consacrer au prochain centenaire sereinement.

* ensemble



Gilles Verjat, Président du conseil d'administration de l'ICOF

PARTENAIRES DU CENTENAIRE



CENT ANS P.165